

**Contes et
légendes de tous
pays [000] –
Contes et**

Yves Pinguilly

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

YVES
PINGUILLY

EMRE
ORHUN

CONTES ET LÉGENDES

LA CORNE DE L'AFRIQUE



Makeda



Wadadje



Oumaba



Contes et légendes de tout pays

CONTES ET LÉGENDES LA CORNE DE L'AFRIQUE

Paroles douces comme la soie
et semelles de vent

Par
Yves Pinguilly

Illustrations
de Emre Orhun

Éditeur : NATHAN
ISBN : 209282362-0

*Un jour parmi les jours,
venant d'Arta pour rejoindre Ambouli et Djibouti,
j'ai rencontré sur la route de Dorhalé
Neïma, petite fille vendeuse de coquillages.*

*Nous nous reconnûmes là, par obligation sans
doute,
comme si une fée de ma légendaire Bretagne
et un djinn de son légendaire Pays de Pount
avaient comploté pour cela.*

*Que les pages de ce livre
partent en caravane, vers ton cœur, Neïma.*

Y. P.

PETIT ABÉCÉDAIRE

pour mieux lire
les contes de la Corne de l'Afrique
où les mots peuvent être
noirs comme le café,
blancs comme le lait de chamelle,
parfumés au safran, au gingembre
à la cannelle, à la cardamome, au girofle

A

ADAÏ : Arbre, et par extension, fine branche... qui sert de brosse à dents.

AFAR : Population couchite qui nomadise sur trois États, Djibouti, l'Érythrée et l'Éthiopie. Ils sont à peu près deux millions.

ALLAHOU AKBAR : « Dieu est le plus grand. »

ALOÈS : Arbre à la cime très touffue, qui pousse dans les régions arides d'Afrique.

AMBRE : Résine fossile jaune, transparente ou translucide, dure et cassante ; elle fut quelquefois sculptée comme l'ivoire.

ASSAL (lac) : Croûte de sel humide qui s'étale sur une dizaine de kilomètres, à Djibouti. Ce lac est situé à 155 mètres sous le niveau de la mer. C'est le point le plus bas du continent africain.

AWASH : Rivière d'Éthiopie.

AXOUM : Ville d'Éthiopie (région du Tigré) et nom du grand royaume qui s'épanouit là, entre le III^e et le VII^e siècle. La ville est réputée pour ses monuments et particulièrement pour ses obélisques.

B

BAB-EL-MANDEB : C'est *la porte des pleurs*... porte des larmes... porte des lamentations... Détroit qui relie la mer Rouge à l'océan Indien.

BARRE DE SEL : Les caravaniers qui viennent *cueillir* le sel sur la plaine qu'est le lac Assal le mettent dans des sacs longs : ainsi, ce sont

des « barres » qu'ils transportent sur leurs chameaux.

BERBERI : Sorte de piment très fort.

BOUTI : À Djibouti, c'est l'ogresse de nombreux contes. Elle est connue de tous les jeunes enfants, qui la craignent.

BOUTRE : Bateau de l'océan Indien et de la mer Rouge. Le boutre voyageait au rythme de la mousson.

BROUTER : Action de mâcher le khat.

BUNNA QWOLLA : C'est-à-dire « meurtre du café ». En Éthiopie, nom de la préparation rituelle du café dont on rôtit (brûle) les graines tout d'abord (cf. Lemordant, *Contribution à l'ethnographie éthiopienne*, 1971).

C

CADI : Juge ; il remplit à la fois des fonctions civiles et religieuses.

CHÉDANE : C'est le Diable.

D

DABTARA : Homme qui sert l'Église, sans être ordonné. Il est lecteur, scribe et chantre, entre autres.

DAYBOTA : Habitation traditionnelle du peuple afar. Il s'agit d'une seule pièce, en forme de demi-sphère, faite d'arceaux en fibres de palmier-dattier recouverts de nattes.

DIK-DIK : Petite antilope deux fois grosse comme un lièvre.

DIRIX : Robe légère du dessus qui se porte sur un simple jupon brodé.

DJABANA : Cafetière typique d'Éthiopie, au long col et au bec minuscule, parfois double, pour permettre aux esprits de s'échapper lors du transvasement dans la tasse.

DJENOUN : Génie.

DOUM : C'est un grand palmier dont le tronc se ramifie par bifurcations successives.

DRAGONNIER : Arbre qui ressemble à certains palmiers. Chacune de ses branches se termine par une touffe de feuilles.

E

ÉLEUSINE : Céréale très consommée en Afrique, surtout dans l'est.

G

GOLXAD : Sabre afar ; c'est une arme traditionnelle, utilisée aujourd'hui comme parure par les nomades.

H

HENNÉ : Teinture rouge qui vient d'un arbuste originaire de l'Arabie.

HOBOb : Fruit du jujubier.

HOuRI : Petite pirogue très effilée.

I

INJERA : Grande crêpe collective, éthiopienne, réalisée avec de la pâte de teff (*voir ce mot*) fermentée. Elle peut avoir un diamètre de soixante-dix centimètres.

J

JUJUBIER : Arbre commun d'Afrique dont les feuilles sont diversement utilisées selon les régions. En terre d'Islam, le jujubier peut être considéré comme un arbre paradisiaque. Dans la corne de l'Afrique, on pense encore qu'il peut résister à toutes les sécheresses.

K

KAABA : Sanctuaire de La Mecque, où est déposée la Pierre noire, vers quoi le musulman se tourne pour la prière.

KHAMIR : Beignets à base de farine de blé fermentée.

KHASIM : Vent sec et brûlant qui en été souffle à Djibouti, et bien au-delà, venant du nord-ouest. L'autre vent sec et chaud, le *sabo*, souffle lui du sud-ouest.

KHAT : Plante euphorisante, que l'on « broute » avant de la recracher. On consomme beaucoup cette plante à Djibouti et largement dans la Corne de l'Afrique ainsi qu'au Yémen.

KHÔL : Poudre onctueuse avec laquelle les femmes d'Afrique du Nord et de l'Est se maquillent le visage et le corps.

L

LALIBELA : Ville sainte d'Éthiopie, célèbre pour ses belles églises monolithiques, dont la plus remarquable, dédiée à saint Georges, a une structure en forme de croix.

M

MALXAMED : Châle léger, très coloré, avec lequel les femmes se couvrent la tête et les épaules.

MARABOUT : Homme religieux que l'on consulte pour sa sagesse et pour sa connaissance complète de l'Islam.

MECQUE (LA) : Ville de l'actuelle Arabie Saoudite où est né le prophète de l'Islam, Mahomet. C'est dans cette ville de grands pèlerinages que se trouve la Kaaba, sanctuaire où sont réunis des dieux et des déesses très vénérés.

MYRRHE : Gomme-résine qui, depuis l'Antiquité, est utilisée pour son parfum.

N

NÉGUS : Roi. En Éthiopie, le titre officiel était roi des rois.

NEUG : C'est l'un des deux oléagineux importants d'Éthiopie (avec le ricin). Il se cultive sur les plateaux. On en consomme les graines grillées ou la farine.

O

OBOCK : Ville du nord de Djibouti, port de pêche sur la mer Rouge.

OROMO : Anciennement appelés les Gallas, les Oromos appartiennent à l'un des trois groupes couchites de la Corne de l'Afrique. Ils sont aujourd'hui une vingtaine de millions, sur d'immenses territoires.

ORYX : Grande antilope.

OUED : Cours d'eau intermittent des régions sèches d'Afrique.

P

PERCNOPTÈRE : Petit vautour au plumage blanc, mais au bout des ailes noir. Sa tête dénudée est jaune.

POUNT : Nom donné par les pharaons d'Égypte à la côte de l'actuelle Érythrée et de Djibouti.

Q

QAFO : Grand panier cylindrique ou tronc d'arbre creusé, qui sert de ruche.

QUNNÄ : Corbeille contenant quatre à cinq litres de céréales.

R

RIFT : Axe d'effondrement de la croûte terrestre, par étirement. Le rift continental africain, à partir de Djibouti, traverse l'Éthiopie, le Kenya, l'Ouganda, la République démocratique du Congo, le Malawi et s'achève sur la côte du Mozambique.

S

SALLI : natte en fibre de palmier. Elle sert aux hommes ou aux femmes pour la prière ou simplement pour se reposer dans la maison.

SEMELLES DE VENT : Sandales traditionnelles en peau de chameau.

SIFRAAR : Petit sabre porté par les nomades Issas de l'ethnie Somali.

SOMALI : Population couchite, encore nomade, que l'on rencontre à Djibouti et bien au-delà, en Somalie bien sûr, dans l'État autoproclamé en 1991, le Somaliland, et en Éthiopie. On compte à peu près dix millions de Somalis.

SORGHO : Graminée largement cultivée en Afrique. Il en existe de nombreuses espèces.

SOURATE : Nom donné à chacun des chapitres du Coran, livre saint des musulmans. Le Coran est composé de cent quatorze sourates.

T

TEFF (ou téff ou tief) : Céréale aux grains minuscules, originaire d'Éthiopie et cultivée en Abyssinie depuis la plus haute antiquité. Le grain donne 99 % de farine avec laquelle on prépare l'injera (*voir ce mot*).

THALER : Monnaie d'argent. À partir du XVIII^e siècle, dans la Corne de l'Afrique comme en Arabie, les thalers d'argent sont largement diffusés par les commerçants. Ces pièces, à l'effigie de Marie-Thérèse d'Autriche, eurent tant de succès qu'elles supplantèrent vite les autres monnaies, dont le sequin vénitien, en or.

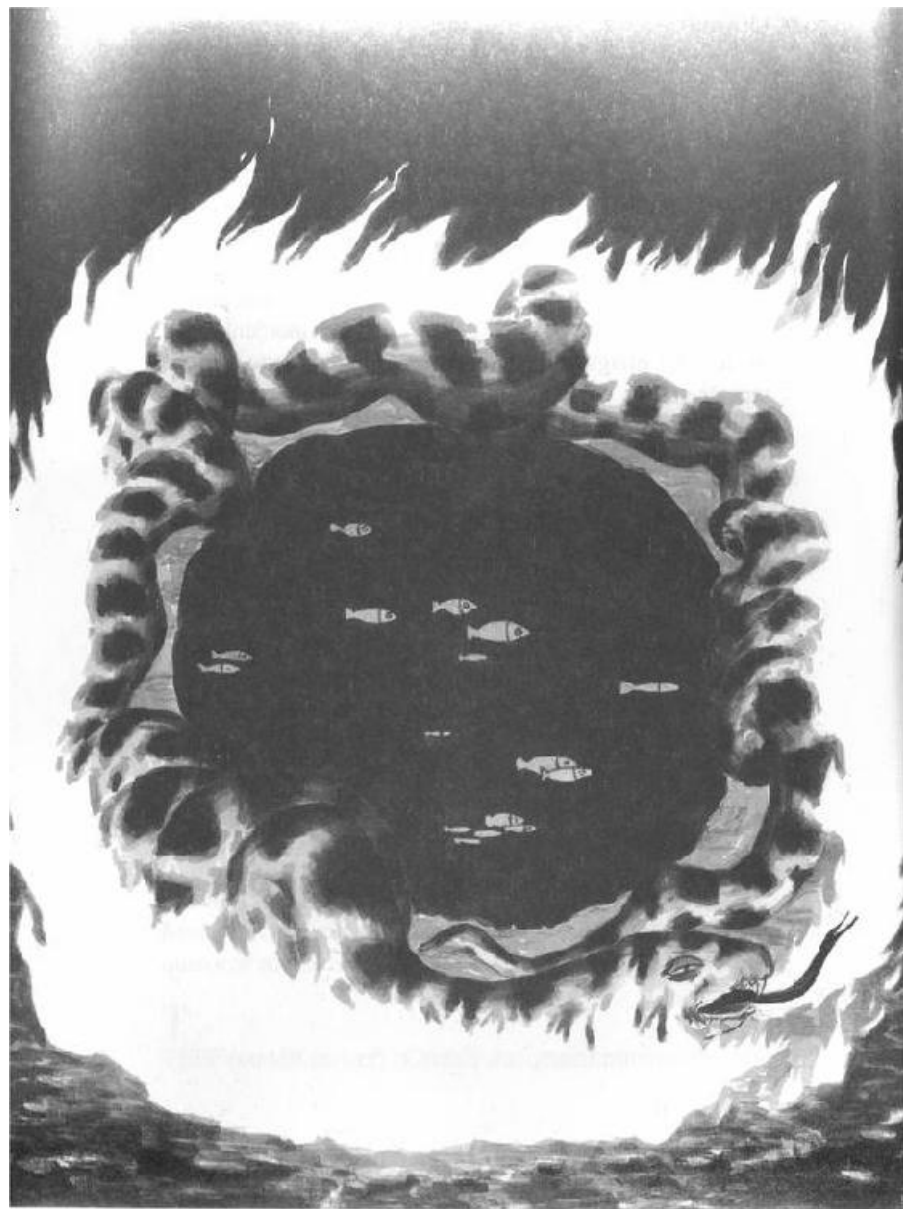
X

XAMAR : Ancien nom de la ville de Mogadiscio, capitale de la Somalie.

Z

ZAMZAM : Source miraculeuse de La Mecque, qui surgit au terme du

pèlerinage de la femme d'Abraham. Nom de l'eau de cette source (puits) que les pèlerins ramènent chez eux.



*Légende de celle qui rendit visite à Salomon
pour découvrir le secret du bien et du mal.*

I

MAKEDA, REINE DE SABA

C'ÉTAIT UN JOUR parmi les jours d'avant...

La Terre, qui n'était plus ni large ni plate comme une bouse de vache, était déjà bien ronde sans doute.

Dans ce pays-là, on rencontrait des nomades qui toute leur vie marchaient à la rencontre du ciel.

Dans ce pays-là, il y avait eu Arwé, le serpent. Il était roi alors et gardien de la seule source d'eau pure, qui permettait tout autant aux hommes qu'aux arbres de vivre dans des paysages presque privés d'ombre. Une fois l'an, Arwé se nourrissait d'une jeune fille qu'on lui offrait. C'était ainsi et tous pleuraient, quelle que fût celle qui était choisie.

Bien sûr, plusieurs parmi les hommes et même quelques femmes avaient essayé de tuer le monstre écailleux dont la terrible langue avait deux pointes. Impossible. Il avait trop de venin, et son venin était le feu lui-même qu'il disposait autour de lui, mieux qu'une clôture d'épines, pour se protéger.

Bien sûr, plusieurs parmi les hommes et même quelques femmes avaient proposé au monstre une jeune chamelle bien tendre à la place de la jeune fille, ou une génisse, ou une dik-dik. Arwé le serpent avait refusé. Il ne voulait se nourrir que de la chair fraîche et tendre et parfumée d'une jeune fille.

Une mère pleurait.

Sa fille venait d'être choisie pour rassasier le monstre.

Comme les autres, un jeune guerrier l'entendit. Mais lui se demandait : « Est-ce que l'impossible est possible ? » Sans doute se répondit-il oui, parce qu'il partit, seul, un soir, vers la source d'eau pure, armé de son sabre et de son bâton.

Comme chaque fin de jour, la nuit avait fermé sa paupière sur le monde et sur la source, qui n'était éclairée que par le venin. C'était un joli feu qui brûlait sans bruit, sans bouger, sans rire et sans parler. Le jeune guerrier, qui était grand, regarda par-dessus les flammes. Il vit le monstre-serpent qui dormait, allongé autour de la source qu'il encerclait parfaitement. Il savait ce qu'il devait faire. C'était risqué bien sûr, mais il était décidé. Il avait oublié sa peur et toutes les peurs des autres. Il sortit de sa gourde une petite touffe de feuilles sèches d'aloès et, aussi rampant qu'un reptile qui voudrait se perdre dans les pierres ou le sable d'un désert, il s'approcha du feu.

— Ce feu est le frère du soleil, il chauffe autant que lui, murmura-t-il.

Quand il fut presque joue à joue avec les flammes, il y trempa sa touffe d'aloès et au même instant le feu s'en empara. Alors, il se leva, et c'est chaussé de ses semelles de vent cousues dans de la peau de chamelle qu'il se mit à courir plus vite que le vent. Arwé qui continuait à dormir n'avait rien entendu. Le jeune guerrier arriva à son campement. Il avait volé le feu : le serpent n'avait plus de venin.

Il confia le feu à la mère qui pleurait la mort à venir de sa fille. Elle le cacha sous une pierre sur laquelle une poignée de grains d'orge attendaient. Le feu chauffa la pierre et grilla les grains. C'est ainsi que ceux qui ne connaissaient que la force du soleil sur les pierres pour tout cuire héritèrent du feu pour braiser, rôtir et roussir leur nourriture.

Le jeune guerrier était aussitôt retourné près de la source. Arwé réveillé était fou enragé ! Il cherchait son venin, mais ses yeux allumés ne lui montraient rien d'autre que la nuit qui se mêlait à la nuit. C'est alors qu'il aperçut le jeune guerrier. Il se redressa et, plus souple qu'une branche de doum, il attaqua. Le jeune guerrier qui savait Arwé privé de son venin était prêt au tête-à-tête, au corps à corps même, s'il le fallait. Il esquiva la tête écailleuse, la langue aux deux pointes et, plus rapide que l'étoile qui tombe, il frappa et son sabre trancha si bien le monstre que sa lame nue dégouttait du sang froid, tandis que la bête sans tête s'affaissait, là, près de la source.

Le lendemain, on enterra la tête et le corps d'Arwé sous les pierres, et on célébra le mariage du jeune guerrier et de la jeune fille parfumée... Vainqueur, il devint roi mais il choisit de ne pas être le maître de l'eau. Chacun eut droit d'aller à la source se rassasier, que ce fût la saison des pluies ou la saison sèche.

Le temps passa.

Le roi et son épouse sauvée du monstre eurent une unique fille noire et belle, plus belle encore que l'herbe du dessous des arbres... Une

filles à la chevelure la mieux bouclée.

Celle-là devint reine et eut à son tour une unique fille noire et belle, plus belle encore que l'herbe du dessous des arbres... Une fille à la chevelure la mieux bouclée.

Celle-là encore devint reine. Elle eut à son tour une unique fille noire et belle, plus belle encore que l'herbe du dessous des arbres... Une fille à la chevelure la mieux bouclée.

Et il en fut ainsi à Saba, de fille en reine, de reine en fille, jusqu'à ce jour parmi les jours où Makeda fut l'unique. Fille noire et belle, plus belle encore que l'herbe du dessous des arbres, elle devint reine de la septième génération, reine à la chevelure la mieux bouclée.

En ce temps-là, à Saba, les femmes avaient de la retenue et les chamelles tellement de lait qu'on en arrosait les arbres. Makeda, noire et belle, avait toujours les yeux soulignés d'un khôl. Sa peau était encore plus douce que le petit-lait de dessous le lait.

Le peuple n'était pas prêt à accepter cette reine plus belle que le soleil que tous adoraient, plus belle qu'un gué où s'abreuver ! La révolte gronda. Alors, sous le soleil du milieu du jour, devant tous, Makeda glissa dans sa ceinture de femme un poignard argenté et, accompagnée de la belle Emuhay' sa fidèle servante, elle se rendit sur la tombe d'Arwé le grand serpent, celui qu'avait tué l'arrière-grand-père de l'arrière-arrière-grand-père du grand-père de son père. Nombreux furent les hommes et les femmes qui la suivirent. Elle s'agenouilla devant la tombe et y resta. Un jour, deux jours... au bout du troisième jour apparut un petit serpent qui grandit et grandit et grandit. Tous reconnurent Arwé qui revenait. Alors, Makeda prit courageusement un pilon et avec adresse écrasa la tête du monstre. Le peuple, ayant vu cette scène grandiose, se soumit.

Mais, aïe ! Le sang du monstre avait giclé quand sa tête avait été écrasée. Il avait mouillé les pieds de Makeda. Ce sang fit pousser de la corne et la belle Makeda vit ses pieds, peu à peu, devenir des sabots d'âne.

On enterra le grand serpent tué par Makeda reine de Saba et c'est là, sur la tombe du monstre, que poussa pour la première fois le teff aux graines minuscules et légères, et aimées de tous.

Makeda avait vaincu le serpent.

Makeda avait fait naître le teff, qui nourrirait le pays.

Makeda régnait sur un royaume qui, à partir de la ville d'Axoum, s'étendait à l'est au-delà de la mer Rouge, jusqu'au Yémen ; un royaume qui descendait au sud jusqu'à la grande île de Madagascar ; un royaume qui à l'ouest touchait le Nil Blanc ; un royaume qui au nord s'arrêtait en haut de l'Égypte.

Seuls les oiseaux pouvaient mesurer l'espace d'un bout à l'autre des contrées de Saba, en survolant les mers et les déserts et les montagnes.

Makeda avait une huppe qui volait pour elle, aussi bien du côté où le soleil se lève que du côté où il se couche. Cette huppe, un jour qu'elle revenait vers Axoum, fut suivie par une autre, curieuse, qui voletait à ses côtés. Cet oiseau-là venait de loin... des volières du roi Salomon ! Beau parleur, il questionna la huppe de Makeda, qui lui fit visiter Axoum et le pays de Saba. Il apprit tout du royaume de Makeda reine de Saba, royaume où le soir on faisait la provision d'eau du soir et le matin la provision d'eau du matin.

Quand l'oiseau revint vers Jérusalem, il se posa sur le poing de son roi et lui déclara :

— Salomon, héritier de David, j'ai appris ce que tu ne sais pas. Je viens de Saba avec des nouvelles qui t'intéresseront.

Salomon fit signe à son superbe parleur de parler, et il parla.

— J'ai trouvé à Saba une femme régnant sur les hommes. Elle possède toutes sortes de biens, et elle a un très grand trône. J'ai vu aussi qu'elle et son peuple adorent le soleil. Ils ne s'agenouillent pas pour le Dieu unique qui crée au grand jour les secrets des cieux et de la terre, ce Dieu qui sait ce que chacun pense et ce que chacun fait.

Le roi Salomon réfléchit quelques instants. Il invita sa huppe à le suivre, et elle le vit écrire une lettre. Quand ce fut fait, il la remit à l'oiseau et lui ordonna :

— Va porter cette lettre à Saba ! Lis-la à la femme qui est la reine de ce pays.

La huppe prit son envol. Elle retrouva la huppe de Makeda et toutes deux vinrent se poser sur les épaules de la reine. Makeda écouta chaque mot écrit pour elle par Salomon. Elle convoqua les grands de son royaume pour qu'eux aussi connaissent le message. Après cela, elle déclara :

— J'avais déjà entendu parler de ce grand roi dont on m'avait raconté qu'il était le plus sage et le plus savant. Voilà qu'il affirme être le plus fort et que son armée pourrait nous chasser de notre pays et nous avilir ! Je vais aller le voir. Je veux savoir s'il est tel qu'on le dit et tel qu'il se dit. Je lui expliquerai qui nous sommes à Saba et qui nous avons vaincu pour établir ce royaume.

Dès le lendemain, elle fit préparer une grande caravane de plus de cent chameaux. Elle fit charger chaque bête et prit ses dispositions pour affronter les sables et les pierres, la mer et le ciel... pour suivre sa huppe qui devait les guider, elle et ses chameliers, jusqu'à Jérusalem.

Un matin, ils partirent.

Makeda était accompagnée de sa fidèle servante, la belle Emuhay'. Elle emportait sur ses bêtes de l'or, de l'encens, de la myrrhe, de

l'ambre et des pierres précieuses et toutes sortes d'aromates et du miel.

Quand elle arriva à Jérusalem, elle se fit connaître. Salomon tout de suite demanda :

— Est-elle aussi belle que l'a dit ma huppe ?

On lui répondit :

— Cette reine est noire et belle, plus belle encore que l'herbe du dessous des arbres. C'est une reine à la chevelure la mieux bouclée, qui glisse sur ses épaules comme un troupeau de chèvres qui descend la montagne. Ses dents, elles, sont blanches comme un troupeau de brebis qui remonte du lavoir.

Salomon ferma les yeux et rêva un instant à celle dont on venait de lui faire le portrait. Un serviteur ajouta :

— Mais... on dit qu'elle cache des sabots d'âne sous ses robes !

— Qu'elle vienne à moi ! Je veux admirer son visage... et voir ce qu'elle cache.

En plein jour, Makeda se présenta aux portes du palais de verre tout neuf de Salomon. Près d'elle, sa fidèle Emuhay' avait marché du même pas. Salomon, impatient, d'une de ses fenêtres les avait vues venir vers lui. Il avait remarqué leur long cou et leurs hanches qui se balançaient à chaque pas.

Makeda allait devant. Quand elle fut au seuil du palais, elle leva la tête vers son soleil qui surveillait le ciel, et ne vit pas, au sol, un tronc d'arbre qui était allongé là : un tronc que l'on avait jugé trop lourd pour faire une poutre et trop court pour être un pilier. Elle heurta le tronc et le choc fit tomber les sabots d'âne qui recouvraient ses pieds !

Quand elle fut devant Salomon, il respira le parfum qu'elle exhalait : elle était tout emmyrrhée et encensée ! Il la trouva si belle, avec sa peau noire aussi fraîche qu'une poterie à peine essuyée, qu'il comprit que sa huppe n'avait pas menti. Makeda était une femme, une reine, de la meilleure saveur certainement !

Il la reçut chaque jour et plusieurs fois par jour ! Elle venait accompagnée de sa fidèle Emuhay', qui elle aussi avait les cheveux bouclés et graissés de beurre parfumé.

Makeda dansait pour Salomon qui admirait les collines de son corps flexible.

Ils parlaient.

Makeda, étonnée, écoutait Salomon répondre à toutes ses questions et même donner une solution à toutes les devinettes et à toutes les énigmes qu'elle énonçait. Il savait tout du bien et du mal ! Chaque jour, elle en apprenait un peu plus sur les manières privées et publiques du roi. Elle fut tant impressionnée qu'elle pria avec lui le

Dieu qu'il priait !

Un matin qu'ils étaient seuls, après la prière, Salomon dit :

— Makeda, je veux boire à ton gué. Je te veux, moi qui suis aimé de plus de soixante reines et de bien d'autres femmes !

Makeda sourit et répondit simplement :

— Roi, tu ne dois pas me courtoiser, toi qui as déjà de nombreuses épouses. Je viens d'un pays où je n'ai jamais connu d'homme, un pays où toujours un homme n'aime qu'une seule femme et une femme un seul homme.

Salomon la dévora des yeux longtemps, sans rien dire, et enfin ajouta :

— Il en sera ainsi, mais alors, ni toi ni Emuhay' ta servante ne devez prendre la moindre chose qui m'appartient, dans mon royaume, sans mon autorisation.

— Oui...

— Rien, sinon, moi Salomon je serai autorisé à prendre sur toi et sur elle ce que je veux.

— Oui...

Le temps passa. Makeda admira de plus en plus le Dieu de Salomon, dont la loi administrait si bien Jérusalem. Un soir Salomon, qui avait beaucoup regardé Makeda et Emuhay' danser pour lui, les invita à partager son repas. Elles acceptèrent. On leur servit une nourriture délicate, mais très épicée. Juste après le repas, comme il était très tard, Salomon se retira pour dormir, yeux ouverts, comme toujours.

Makeda et Emuhay' regagnèrent leur chambre. Elles avaient la gorge en feu. La nourriture qu'elles avaient appréciée laissait leur langue et leur gorge comme brûlées par des aiguilles rougies au feu !

— Emuhay', va me chercher un verre d'eau et bois aussi un verre. Salomon dort, il n'en saura rien. Tu peux me servir.

Emuhay' y alla. Prudente, elle s'assura que Salomon dormait et constata qu'il avait les yeux fermés. Bien sûr, lui qui ne dormait que les yeux ouverts était réveillé ! Dès qu'Emuhay' et Makeda eurent bu leur eau, il se leva et alla les trouver.

— Vous avez pris sans mon autorisation une chose qui m'appartenait.

C'était vrai !

Il les regarda. Elles étaient éclairées par la lumière tremblante des lampes à huile qui rehaussait leur beauté.

Salomon prit les mains de Makeda et la fit se lever. Il lui dit :

— Viens, puisque à présent je peux prendre de toi ce que je veux. Viens, je veux dénouer pour moi le plus secret de tes secrets.

Elle le suivit.

Cette nuit-là, dans les bras de Salomon, le temps se brisa pour Makeda. Il s'acheva pour recommencer comme un nouveau temps.

— Reste ici, reste à Jérusalem pour toujours et partage tes jours avec moi, demanda Salomon.

Elle lui répondit simplement :

— Je dois retourner près de mon peuple. Il m'attend. Je vais partir. Je rentrerai au royaume de Saba, et de là-bas ce sont des prières que je partagerai avec toi.

Le voyage du retour fut aussi long que celui de l'aller. Un soir au campement, Emuhay' posa sa main sur le ventre rond de Makeda. Elle garda son autre main sur son propre ventre rond. Makeda lui dit :

— Demain ou presque nous arriverons à Axoum.

— Pas moi, murmura Emuhay', qui ajouta : Je préfère continuer ma route, là-bas...

À l'aube, elles se séparèrent.

Revenue chez elle, Makeda dispensa à tous l'enseignement acquis auprès de Salomon. Dès qu'elle eut accouché d'un garçon, elle lui parla du Dieu unique, créateur du ciel et de la terre.

Cet enfant-là eut une nombreuse descendance.

À sa naissance, personne ne savait qu'il allait être arrière-arrière-grand-père de l'arrière-arrière-grand-père de l'arrière-arrière... du dernier roi des rois.



CONTES MOUILLÉS DE LAIT

CONTES PARFUMÉS D'ENCENS

***CONTES MAQUILLÉS DE KHÔL
JUSQU'AU BOUT DES MOTS***



II

LES TROIS FRÈRES

ET LA BELLE IDIL

ÉCOUTE ce que l'on raconte...

Il y avait trois frères, chacun avait un nom à lui, mais tous ressemblaient à leur père. C'est vrai qu'en ce temps-là il était bien qu'un fils ressemblât à son père.

Le premier, c'était Bouh.

Le deuxième, c'était Guéllé.

Le troisième, c'était Abdilahi, mais du matin au soir on l'appelait seulement Abdi.

Ces trois-là qui avaient grandi dans la lumière du Coran avaient un même amour pour leur cousine, la belle Idil. Idil ! Celle-là était belle avec son teint clair et sa natte frontale ; belle et toujours fraîche, comme si elle mouillait dix fois par jour son visage avec l'eau de zamzam.

Le père des garçons et le père de la belle Idil étaient frères.

— À qui donner Idil ? Au plus âgé ? Au plus méritant ? À celui qui récite le mieux toutes les sourates ?

— Le plus âgé... on sait qui c'est. Mais le plus méritant, mais celui qui récite le mieux toutes les sourates, non. Et pourtant, le garçon qui aura Idil bénéficiera d'une faveur divine, certainement !

Ils décidèrent de proposer à chaque frère une épreuve difficile et d'offrir Idil à celui qui réussirait. C'est le père d'Idil qui demanda :

— Bouh, prends une calebasse et pars dans la brousse le temps qu'il faut. Tu me la ramèneras pleine de lait de rhinocéros. Mais je veux du lait vivant ! Tu ne dois pas tuer la bête pour la traire. Si tu réussis cela, c'est toi qui auras Idil, ta cousine.

Bouh prit une calebasse et s'en alla.

— Guéllé, tu le sais, ces dernières nuits Libâh m'a volé plusieurs moutons. Si tu peux me l'amener ici, en laisse, c'est toi qui auras Idil, ta cousine.

— Je n'ai peur d'aucun lion, répondit Guéllé qui ajouta : Je vais aujourd'hui même le capturer.

Il s'en alla, seul, aussi sûr de lui que s'il était à la tête d'une armée.

— Abdi, ce soir, tu rentreras mes troupeaux et tu devras empêcher

toutes les bêtes de brouter les petites branches des jeunes épineux que j'aurai coupées à l'entrée de l'enclos. Aucune bête ne devra goûter la moindre branche. Si tu peux obtenir cela des moutons, des chèvres et des chameaux, c'est toi qui auras Idil, ta cousine.

Il s'inclina devant son oncle et, sourire aux lèvres, s'en alla vers les troupeaux.

Idil avait regardé les trois frères s'éloigner. Elle qui les aimait pareillement se demandait bien lequel réussirait, tant les épreuves étaient difficiles !

Le lendemain, Bouh, Guéllé et Abdi purent chacun remercier le Dieu clément et miséricordieux : chacun d'eux avait réussi.

Bouh, qui avait beaucoup marché au bord du fleuve, avait fini par rencontrer un petit rhinocéros, et avec son javelot, d'un seul coup bien visé, il l'avait tué. Après cela, il lui avait été facile de sortir les os et la chair de la peau et de les laisser aux bons soins de Waraabe, l'hyène au cul bas ! Pendant qu'elle se régala, il avait enfilé la peau et était allé simplement téter la mère rhinocéros. Ainsi, il réussit à remplir saalebasse de lait.

Guéllé, qui depuis qu'il gardait les troupeaux connaissait les habitudes de Libâh, le trouva endormi à l'ombre d'un jujubier. Plus vif qu'un reptile qui sort sa langue, il lui mit une toge sur la gueule. Le lion n'eut pas le temps de comprendre, il fut aveuglé et peut-être même un peu apeuré. Guéllé serra la toge pour qu'elle ne glisse pas et, quand ce fut fait, il lui passa autour du cou une corde faite de fibres d'acacia tressées. C'est ainsi qu'il le ramena, plus obéissant qu'une tortue peureuse !

Abdi, lui, savait ce qu'il devait faire pour se rendre maître des troupeaux, et il le fit ! Tout d'abord, il mena les bêtes se rassasier vers un beau pâturage. Ensuite, il alla cueillir une branche d'épineux bien odorante, et il y choisit de belles épines. Après cela, il fit respirer la branche à chaque bête et... il piqua chacune à la lèvre avec une épine. Le résultat fut exactement celui qu'il espérait : les bêtes piquées cessèrent de manger. Ouvrir la bouche ravivait la blessure de leurs lèvres et leur faisait mal. Quand il les ramena dans l'enclos, aucune ne toucha aux branches coupées des jeunes épineux.

Les deux frères, pères des garçons et de la belle Idil, furent bien ennuyés.

Le père d'Idil dit :

— Dieu n'a pas voulu choisir !

Ils prièrent.

Le père des garçons dit :

— Tu leur as donné à chacun une épreuve, à mon tour de les éprouver.

Il appela ses fils. Devant leur oncle et la belle Idil, il les informa :

— Partagez-vous ces trois cents thalers d'argent que je vous donne. Prenez, et partez où bon vous semble ! Celui qui dans un an aura le plus fait fructifier cette somme recevra Idil. Elle sera à lui.

— Il en sera ainsi, ajouta l'oncle.

Chacun partit au-delà de là-bas, convaincu qu'il serait le plus chanceux.

Bouh marcha très longtemps et arriva dans une grande ville qui avait cinq portes. Il y acheta une lunette très merveilleuse. Quand on osait y mettre l'œil, elle faisait voir le pays que l'on désirait, qu'il fût d'un côté ou de l'autre de la mer Rouge, ou plus loin que le Nil Blanc ou le Nil Bleu !

Guéllé, qui avait voyagé jour et nuit, était descendu jusqu'à la grande ville de Xamar et il avait acheté un houri. Ce houri-là lui avait peut-être été vendu par un djinn, car il se révéla magique : on s'y installait et il vous déposait dans le même instant là où vous aviez souhaité aller !

Abdi, qui était le plus jeune des frères, avait erré de tous les côtés et s'était laissé séduire par une étoffe brodée qu'il avait payée un bon prix. Les broderies dessinaient rien de moins qu'une des branches de l'arbre de vie. Il s'aperçut que ce morceau d'étoffe ressuscitait les morts si on les touchait avec !

Quelques semaines plus tard, les trois frères, qui avaient décidé de rentrer dans leur village, croisèrent leurs pas près d'un fleuve. Ils étaient encore bien loin de chez eux. Leur sang tressaillit de joie quand ils récitèrent ensemble la même sourate.

Après avoir prié le Dieu très-haut, ils échangèrent des nouvelles et constatèrent qu'aucun d'eux n'avait fait grossir sa bourse de cent thalers. Ils admirèrent leurs achats. Abdi suggéra à son grand frère :

— Avec ta lunette, regarde notre campement et dis-nous ce qui s'y passe.

Bouh regarda. Aussitôt son visage changea et c'est les larmes aux yeux qu'il informa ses frères :

— Elle est morte ! Notre cousine est morte, on va l'enterrer avant ce soir.

— Quel malheur !

— Vite, montez dans mon houri, je vous emmène ! lança Guéllé.

Ils montèrent et, aussitôt, ils se retrouvèrent dans leur campement, au milieu de ceux de leur clan. C'était vrai, on s'appêtait à enterrer la belle Idil. Abdi sans dire un seul mot s'approcha du corps et le caressa avec son tissu brodé. À l'instant même, Idil se leva et se mit à danser. Souriante, elle s'adressa aux trois frères :

— Enfin vous voici ! Je vous ai attendus longtemps, tellement longtemps que j'avais perdu mon âge.

Bouh, Guéllé et Abdi ensemble dirent à ceux qui étaient là :

— Elle sera ma femme...

L'un la voulait pour l'avoir fait revivre ; l'autre la voulait pour avoir transporté ses frères à temps, juste avant qu'elle ne soit mise en terre ; le troisième la voulait pour avoir donné la nouvelle et ainsi permis à ses frères d'agir.

Le père des garçons de son côté était bien ennuyé.

Le père d'Idil de son côté était bien ennuyé.

Les vieux de la tribu se concertèrent et le plus vieux proposa aux garçons, à leur père et à leur oncle :

— Êtes-vous prêts à suivre le jugement des anciens ?

Les trois frères dirent « oui », ainsi que leur père et leur oncle. Tous savaient que les vieux étaient assez sages pour dévoiler la parole de Dieu.

Les hommes du clan étaient là, pas un ne manquait. Ils attendaient. Les vieux demandèrent au père d'Idil de déposer la dot à leurs pieds. Il le fit et tous virent les thalers d'argent briller dans le soleil.

Le plus vieux parla :

— Qui me dira quel est le prix du sang et de la vie dans notre clan ?

Une voix lança :

— Cent chameaux pour une femme.

Le vieux demanda encore :

— Et le prix d'un chameau ?

— Cinq thalers.

Il compta cinq cents thalers et les donna à Abdi. Il lui expliqua :

— Tu as fait revivre ta cousine, ton geste vaut cinq cents thalers. Prends, ils sont à toi.

Tous les hommes, jeunes et moins jeunes, approuvèrent. Le plus vieux continua :

— Qui me dira le prix du voyage, du grand fleuve jusqu'ici ?

— Vingt thalers pour un homme et son bagage.

Il compta soixante thalers et les donna à Guéllé.

— Tu t'es transporté avec tes frères jusqu'ici, tu as droit à soixante thalers. Prends, ils sont à toi.

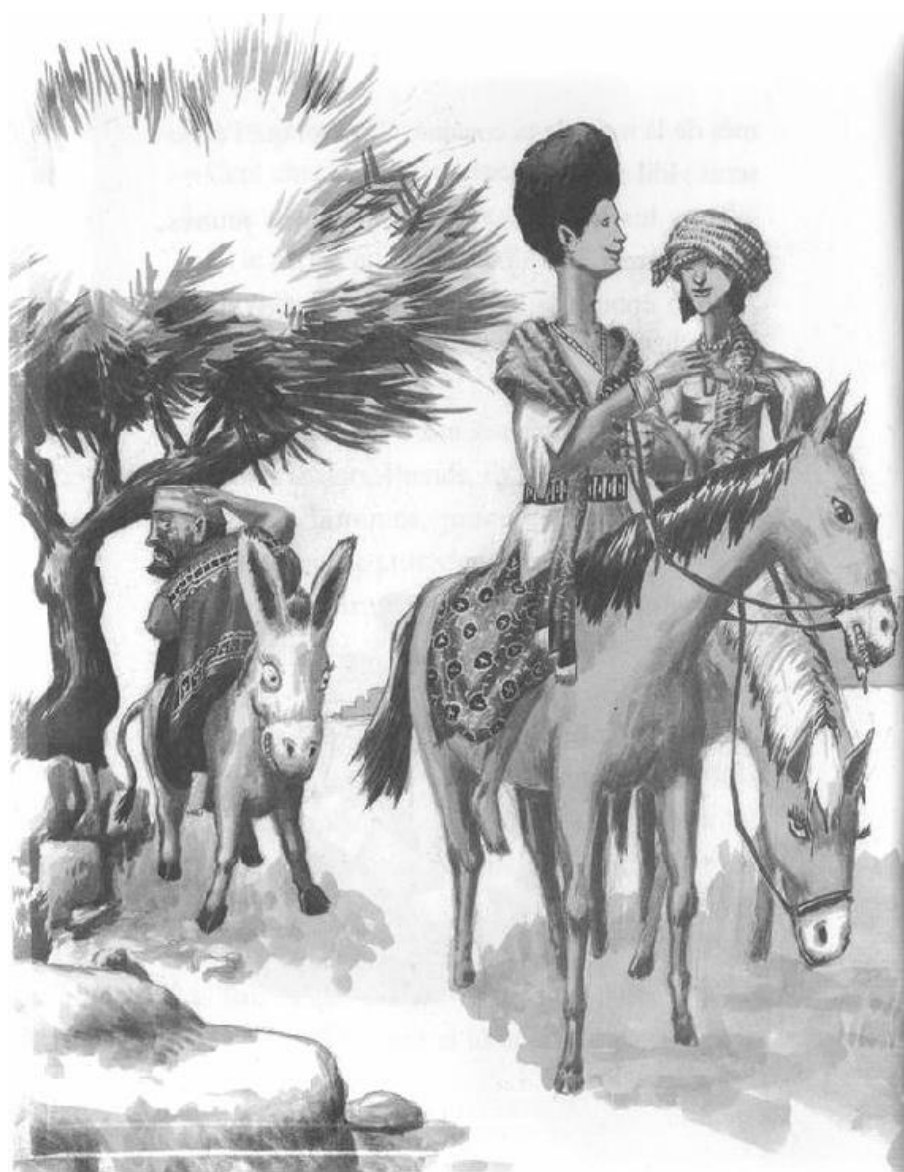
Tous les hommes, jeunes et moins jeunes, approuvèrent. Le plus vieux continua, en se tournant vers Bouh :

— Toi, tu as vu avec ta lunette. Aucun de tes frères n'aurait pu agir si tu ne les avais pas informés de la mort de ta cousine. C'est toi qui l'épouseras : Idil est à toi.

Tous les hommes, jeunes et moins jeunes, approuvèrent.

Bouh épousa la belle Idil, qui était en même temps la soif et le lait.





III

CHEHEM

ET LA FILLE DU SULTAN

IL Y A DES HOMMES qui ont des enfants dans leur vieillesse, dit-on.

Chehem, comme d'autres, avait un vieux père, un vieux père qui aimait son fils plus que ses chameaux. Chehem était beau et vif. Il comprenait le sens de toutes les paroles et devinait le mouvement des étoiles. Bien sûr, il écoutait son père et lui obéissait. Quand il sut par cœur le Coran, il demanda à son père :

— M'autorises-tu à aller jusqu'à la ville ?

— La ville ?

— Oui, je veux y agrandir encore un peu plus ma vie.

Il partit, à dos de chameau. Alors qu'il n'avait voyagé qu'un seul jour, il rencontra le soir dans un campement un vieillard qui revenait tout juste de La Mecque. Le vieillard lui demanda :

— De quelle tribu es-tu ? Quelle est la tribu de ta mère ?

Chehem répondit. Le vieillard demanda encore :

— De qui dit-on que tu es le fils ? Comment t'appelles-tu ?

Chehem répondit et ajouta :

— Le Dieu très-haut ne serait plus Dieu si le mal était le bien.

Sans doute le vieillard fut-il heureux d'avoir entendu toutes les réponses de Chehem et sans doute même fut-il convaincu que leurs tribus étaient apparentées. Toujours est-il qu'il se prit d'amitié pour le jeune garçon qui aurait pu être son fils. Ils parlèrent longtemps et déjà l'aube s'accoudait aux collines quand ils se turent. Avant de se quitter pour continuer à voyager chacun de leur côté, le vieillard fit un cadeau à Chehem : un bijou, une sorte de broche ronde au cœur de laquelle était peint le portrait d'une jeune fille ; sous l'image, on pouvait lire : *Zeila, fille de Hammad, sultan de Raheïta*.

Le vieillard avec lequel Chehem avait parlé était-il un djinn ? Difficile de l'affirmer. Pourtant, à peine Chehem eut-il vu le portrait de Zeila que son sang tressaillit en lui et qu'il tomba fou amoureux. Tellement amoureux qu'il n'eut plus envie de continuer son voyage et de découvrir la ville.

Il était devenu d'un coup prisonnier de l'image, prisonnier de Zeila !

Il ne savait plus guider son chameau qui d'instinct le ramena vers son père et vers sa mère.

Zeila ! Sa beauté qui se montrait sur le portrait ne souffrait aucun défaut et Chehem devinait qu'elle était une fille de la meilleure saveur. Mais un portrait, même le plus réussi, n'est qu'un portrait.

Chehem, qui maigrissait un peu plus chaque jour, aurait voulu que Zeila soit là, devant lui, vivante des pieds à la tête. Sa mère pouvait bien lui servir un bon plat de viande au berberi et lui présenter en premier une bonne injera, rien n'y faisait. Il ne mangeait pas, il dépérissait... d'amour !

Autour de lui, tous s'inquiétaient. Personne ne devinait la cause de son chagrin. Enfin, un soir, alors qu'il n'avait prononcé aucune parole de la journée, il alla voir son père et lui demanda :

— M'autorises-tu à aller jusqu'au sultanat de Raheïta ?

— Raheïta ?

— Oui, je veux là-bas guérir ma vie.

Son absence pour un si long voyage durerait au moins trois mois mais son père et sa mère le laissèrent aller. Son père lui confia une bourse de cuir contenant cent belles pièces d'or et il lui offrit cinq chameaux et dix serviteurs. Sa mère lui serra à la taille une simple ceinture de cuir. Elle lui précisa :

— J'ai cousu par-dessous cette ceinture bien ordinaire cinq pierres précieuses. Tu t'en serviras, si nécessaire. Va, mon fils, et puisse Dieu nous réunir bientôt !

Au matin, Chehem partit en caravane. Lui et ses serviteurs, tout de suite, subirent le souffle du khasim. Lui seul n'y trouva aucun désagrément, il songea qu'il s'agissait de l'haleine de safran de Zeila...

Après quatre jours de voyage, la caravane fut attaquée. Les chameaux furent volés, les serviteurs faits prisonniers et Chehem, qui venait d'être dépouillé de son bel habit et de sa bourse aux cent pièces d'or, ne trouva son salut que dans la fuite. Il passa la nuit suivante caché dans un arbre. Il avait peur d'être découvert par les bandits, bien qu'il ne lui restât aucune richesse apparente. On lui avait tout pris, sauf sa ceinture et le portrait de Zeila qu'il avait gardé autour du cou sous sa chemise.

Ce fut pour Chehem le début de beaucoup de privations. Seul sur la piste qui menait à Raheïta, il survécut grâce à quelques pois chiches, quelques fèves et quelques feuilles de khat que lui donna un jeune berger maître de quelques chèvres.

Épuisé, il arriva à Raheïta. Il n'était pas beau à voir ce jour-là. Les privations avaient creusé ses joues et ses yeux manquaient d'éclat. À peine avait-il marché un peu dans la ville qu'un cavalier de la garde personnelle du sultan surgit sur la grande place et ordonna à chacun de se cacher et aux commerçants de fermer leur échoppe. Chehem, qui

n'était pas habitué aux manières de ce pays et qui entendait mal l'accent, ne bougea pas.

Il regardait les autres se presser de fermer boutique ou s'éclipser dans des coins d'ombre, quand un tailleur le remarqua. Constatant qu'il était étranger, il lui donna la main et le fit entrer chez lui.

Il lui expliqua la coutume : la fille du sultan allait passer sur la grande place, comme elle le faisait souvent. Et quand elle rentrait de promenade sans son voile – ce qui était certainement le cas –, personne ne devait la voir. Il était interdit à tous les mortels de la rue d'admirer son visage. Dans les rues de la ville, personne ne devait voir une femme dévoilée, quelle qu'elle fût et encore moins la fille du sultan !

Chehem, qui était aussi curieux que tous ceux de son âge, leva le lourd rideau qui aveuglait la fenêtre du tailleur et, quand le cortège passa, il constata que la fille du sultan était bien Zeila ! Sa Zeila dont le portrait pendait toujours à son cou.

Il ne put se retenir et sans demander aucune permission il sortit et appela : « Zeila ! Zeila !... » Il n'eut pas le temps d'en dire plus. Un soldat le fit rentrer en le chargeant pour tenter de le tuer. Zeila continua vers chez son père, le sultan. Elle ne semblait pas avoir entendu la voix de Chehem.

Chehem profita de sa présence chez le tailleur pour se commander un habit. Il sortit l'une des pierres précieuses que sa mère avait cousues dans sa ceinture et dit :

— Je n'ai que cela pour te payer. Peut-être, toi qui connais la ville, peux-tu me la changer en pièces d'or ?

— Elle est belle, c'est une grande fortune que tu as là.

Le tailleur prit la pierre et alla se perdre dans la ville. À son retour, il donna à Chehem les sept cents pièces d'or qu'il avait obtenues. Chehem, généreux, lui en compta dix pour son habit et des chaussures qu'il voulait qu'on lui achetât.

Quand il fut bien habillé et bien chaussé, il confia une grande partie de son argent au tailleur en lui disant :

— Tu es mon ami. Garde cela pour moi ; dans cette ville de Raheïta que je ne connais pas, je crains de me faire voler.

Non seulement le tailleur consentit à garder l'argent, mais il convainquit Chehem de s'installer chez lui et d'y prendre ses aises. Chehem accepta et il partit reconnaître la ville. Le soir, chez son logeur, il mangea copieusement, afin de retrouver au plus vite toutes ses forces. La nuit, il ne dormit que très peu. Il passait des heures à gémir, malheureux qu'il était de n'avoir pu approcher la belle Zeila. La vieille Assia, la mère du tailleur, l'entendit. Au matin, alors qu'il venait de se courber sa première prière de la journée, elle lui demanda :

— Pourquoi ces larmes dans ta gorge, toute la nuit ?

— J'ai vu passer Zeila, la fille du sultan. J'ai vu son visage et c'est elle que j'aime. C'est elle que mes pieds et mon cœur et mon âme sont venus chercher ici.

Assia regarda Chehem comme un homme qui vient de creuser sa tombe. Elle lui dit :

— Celle que tu veux est mariée déjà... depuis trois mois !

— Mariée, mais avec qui ?

— Elle a épousé un ancien juif qui par amour s'est fait musulman. Un bijoutier, plus riche certainement que le sultan lui-même. Assez riche pour avoir payé son épouse un bon prix au sultan qui manquait d'or et qui voulait s'acquitter de ses dettes ! Tu peux me croire, le cadi les a mariés il y a juste trois mois.

Chehem malgré lui laissa couler des larmes.

— Tes paroles viennent de m'ôter le cœur, murmura-t-il. Il ajouta : Si je dois vivre, ce sera dans le malheur, du zénith au nadir.

— Ne pleure pas ainsi, jeune homme, lui dit la vieille Assia. Écoute, je peux t'aider, si tu veux bien m'écouter.

Il l'écouta. Elle lui dit à l'oreille :

— Dès demain, choisis dans ta fortune quelques belles pièces d'or bien brillantes et va chez le bijoutier qui a épousé celle que tu aimes. Passe commande pour toi d'un beau bracelet ou d'une bague et...

Elle murmura si doucement la suite que seul Chehem l'entendit.

Le jour même, il alla jusqu'à la boutique du bijoutier qui était au rez-de-chaussée de la plus belle maison de la ville. Il y entra, mais, comme Assia le lui avait conseillé, il n'était habillé que des vieilles fripes avec lesquelles il avait voyagé. Le bijoutier tout de suite lui dit :

— Tu peux sortir de ma boutique. Je ne travaille pas pour les mendiants. Ici, la moindre bague coûte plus de dix pièces d'or.

Sans répondre un seul mot, Chehem fit deux pas et posa sur le comptoir vingt pièces plus brillantes que le soleil.

— Prends, c'est de l'or comme tu n'en as jamais vu. Fais pour moi, à ma taille, la plus belle bague que tu puisses inventer.

Il regarda le bijoutier au fond des yeux et lui précisa :

— Qu'elle soit prête demain.

Le lendemain, toujours sur le conseil de la vieille Assia, il se présenta chez le bijoutier avec d'autres pièces d'or. Quand le juif devenu musulman lui présenta sa bague, il fit la grimace et lui dit :

— Ce n'est pas assez beau pour moi. Voilà encore quelques pièces. Invente-moi pour demain une bague qui me plaise, et garde celle-là pour toi ou un de tes amis.

Le soir, quand le bijoutier retrouva sa jeune épouse, il lui dit :

— J'ai eu aujourd'hui un client extraordinaire, un étranger.

Il lui raconta tout et répéta au moins dix fois :

— Et il m'a laissé la bague que j'avais faite, une bague qui vaut vingt pièces d'or !

Zeila cria à son mari :

— S'il a vraiment agi comme cela, tu aurais dû l'inviter. Nous lui aurions offert le meilleur des repas ! Que tu es bête, mon mari !

Bien sûr, c'est parce qu'elle avait envie de voir ce jeune étranger que Zeila cria sur son mari. Il faut dire que cet homme-là était le seul avec qui elle vivait et avec qui elle pouvait parler.

Le lendemain, dès après sa prière de l'après-midi, Chehem alla chez le bijoutier. Il avait encore un peu parlé avec Assia. Une nouvelle bague l'attendait. Une bague de rêve, beaucoup plus belle qu'une pierre du désert épluchée par la pluie ! Pourtant, Chehem refusa encore. Il ajouta cette fois vingt-cinq pièces d'or pour en avoir une plus belle ! Comme la veille, il laissa la bague au bijoutier et il lui donna cinq jours pour réaliser une bague jamais vue, plus ensoleillée que le soleil.

Pour ne pas subir une nouvelle fois les sarcasmes de son épouse, le bijoutier invita Chehem à dîner.

— Acceptez, lui dit-il, vous mangerez de la bonne bouillie d'orge avec des fèves et aussi du riz et du poisson.

— Je veux bien, mais à une condition : c'est que vous m'invitez trois soirs de suite.

La réponse surprit un peu le bijoutier qui monta dans ses appartements demander conseil à son épouse.

— Mais qu'il vienne sept soirs de suite s'il le veut ! lui répondit-elle.

Le soir, Chehem se présenta comme prévu et fut accueilli dans les appartements du bijoutier. On lui servit un véritable festin et, alors qu'il avait déjà mangé trois plats, on lui apporta en plus des petits morceaux de viande séchée conservés dans du beurre cuit, le tout accompagné de galettes. Il s'obligea à faire un effort, par politesse, lui qui était déjà rassasié.

Il mangea seul, avec le juif devenu musulman. La coutume l'exigeait : aucune femme ne les servit ni ne vint leur souhaiter un bon appétit.

À la fin du repas, ils sentirent la bonne odeur du café que l'on rôtiissait et l'on ne tarda pas à leur en servir dans des tasses très fines, en or fin sans doute.

Ni le bijoutier ni Chehem ne savaient, alors qu'ils savouraient leur café, que la belle Zeila y avait mis, en plus du girofle et de la cannelle, une poudre somnifère.

Ils s'endormirent.

Ils n'eurent le temps de ronfler ni l'un ni l'autre, avant que n'arrive Zeila, sans son voile. Son mari dormait la bouche ouverte, mais elle ne le regarda pas. Elle jeta ses yeux sur Chehem et tout de suite reconnut

l'étranger qui avait crié son nom, sur la place, quand elle achevait sa promenade. Elle le trouva fort beau. Bien plus beau que son mari !

De sa main embellie de henné, elle lui effleura le front. Il était brûlant et elle se demanda quels pouvaient bien être à cet instant les rêves de celui-là, qui était venu chez elle... lui qui avait si bien crié son nom. Elle se murmura : « Je serais si heureuse s'il était mon mari, à la place de ce faux musulman que je n'ai jamais aimé ! »

Elle eut une idée. Elle prit une tasse vide, l'écrasa un peu et la cacha sous la chemise de Chehem en disant :

— Comprendras-tu, mon bel endormi ?

Quand les deux hommes se réveillèrent, c'était presque le matin et chacun alla se coucher pour dormir encore un peu, mais dans son lit. Chehem n'était même pas arrivé chez ses logeurs qu'il sentit la tasse écrasée, sous sa chemise, retenue par sa ceinture.

Dès que le soleil arrosa la ville de sa lumière, il raconta sa soirée à Assia et l'interrogea :

— Que peut bien vouloir dire cette tasse d'or fin, écrasée et cachée sous ma chemise ?

— Hum... il se pourrait bien que ce soit un message.

— Lequel ?

— Il se pourrait bien que ce soit Zeila qui ait fait cela et qu'elle te dise qu'il ne faut pas que tu boives son café, ce soir.

Ce soir-là, un nouveau festin fut servi à Chehem. Il se régala. Avec le bijoutier, ils se parlèrent simplement comme des amis heureux d'être ensemble. Chehem n'eut pas l'impolitesse de demander où en était la création de sa bague... Quand on leur servit le café, il se contenta d'en humer l'arôme, alors que son compagnon le dégusta tout de suite, un peu à la manière des chats qui lapent le lait des chamelles.

Moins d'une minute après avoir bu toute sa tasse, le bijoutier s'endormit. Chehem, qui n'avait pas avalé une seule goutte, n'eut pas à attendre : une porte s'ouvrit et Zeila apparut. Elle n'était pas voilée et sa beauté parfaite illumina la pièce.

Chehem mit ses deux mains sur son cœur et lui déclara :

— Zeila, je suis venu vers toi comme pour retrouver ma vie. Zeila, je veux que mon ombre tourne autour de toi comme autour du soleil. Zeila, je t'aime !

— J'aime l'incendie dans tes yeux, quand tu me parles...

Ils se dirent mille belles paroles. Enfin, elle lui conseilla :

— Achète-toi la maison qui fait face à la nôtre. Elle n'est qu'à quelques pas, de l'autre côté de la rue. Tu y perceras un souterrain et, de chez toi à chez moi, ce sera facile pour venir me voir. Tu viendras, ou moi j'irai vers toi. Ensemble nous chercherons comment nous débarrasser de mon mari qui n'est pas un bon musulman. Si tu le veux, je te suivrai dans le désert ou sur la mer.

Dès le lendemain, Chehem vendit à un bon prix une deuxième pierre précieuse et acheta la maison qui faisait face à celle du bijoutier. Ce ne fut pas tout : alors qu'il cherchait des hommes, étrangers de préférence, pour creuser son souterrain, on lui proposa d'acheter des esclaves. Il alla au marché et là, il découvrit chez un vendeur les dix serviteurs que son père lui avait donnés, avec les cinq chameaux. Les bandits s'en étaient débarrassés en les vendant à un grand marchand. Il les racheta tous et il ne leur fallut qu'une semaine pour creuser un bon souterrain.

Chaque jour, Chehem rendait secrètement visite à Zeila, sauf quand c'est elle qui venait à lui. Chaque jour, Chehem confiait son bonheur à Assia qui était devenue pour lui une seconde mère.

Alors qu'ils étaient ensemble, un matin, Zeila montra à Chehem un beau poignard au manche d'os orné de pierres précieuses. Elle lui murmura quelques mots à l'oreille.

Tandis qu'elle se cachait, Chehem fit appeler chez lui le bijoutier. Il lui dit :

— Regarde cela, mon ami. C'est un poignard que l'on me propose d'acheter pour cent vingt pièces d'or. Toi qui m'as fait une si belle bague, toi qui connais si bien les bijoux, je veux que tu me conseilles. Est-ce un bon prix ?

Le bijoutier prit le poignard à pleines mains et il le reconnut. Il dit :

— C'est un bon prix, bien raisonnable pour une telle pièce.

Chehem le remercia et posa le poignard. Il invita le bijoutier à déguster une ou deux tasses de thé bien sucré, avec du gingembre, de la cardamome, du girofle et de la cannelle. Ils prirent leur temps et... pendant ce temps, Zeila qui avait repris le poignard s'était glissée dans le souterrain et était allée le remettre en place. Après cela, elle s'installa dans sa grande chambre avec deux des femmes qui étaient à son service.

Le bijoutier monta chez lui, à l'étage, et tout de suite alla jusqu'à son coffre. Le poignard était là ! Il dit à sa femme qu'il avait alertée :

— Par Dieu, je croyais bien que l'on avait dérobé mon poignard ! Je croyais que le voleur voulait le vendre à notre ami Chehem.

— Mon mari, serais-tu devenu fou ? Je suis la seule, avec toi, à pouvoir ouvrir ce coffre. Ta femme n'est pas une voleuse... la fille du sultan de Raheïta n'est pas une voleuse !

Deux jours plus tard, la même scène se reproduisit, Chehem ayant fait appeler le bijoutier pour estimer une superbe montre en or... qui en fait lui appartenait.

Revenu chez lui, à l'étage, tout essoufflé, croyant une fois de plus avoir été volé, il trouva sa montre dans son tiroir secret, comme si elle n'avait jamais bougé.

Il ne put s'empêcher de soupçonner sa femme, ce qui fit qu'elle cria

une nouvelle fois contre lui !

Trois jours plus tard, Chehem invita le bijoutier à partager avec lui, chez lui, un bon déjeuner. À la fin du repas, il lui confia :

— On me propose une fiancée, une fille d'ici, à moi qui suis un étranger. J'ai besoin de ton avis avant de me décider. Les filles de chez moi je les connais, mais les filles d'ici ont tant de secrets...

Le bijoutier accepta d'être son conseiller. Chehem fit venir celle qu'il présenta comme la fille qui pouvait devenir sa fiancée. Elle était voilée. Elle dansa et dansa comme seule Zeila savait le faire, et le bijoutier, qui observait le jeu des lèvres et de toute la bouche sous le voile, devina de qui il s'agissait.

Quand la danse s'arrêta, il refusa de boire son thé et, après de brèves politesses, courut chez lui, à l'étagé. Zeila encore plus courante que dansante avait regagné ses appartements. Il entra et lui lança :

— Tu es sortie de ma maison ! Depuis quand es-tu rentrée ?

Zeila calmement lui répliqua :

— Tu es devenu fou, mon mari. Tu m'accuses et tu m'accuses presque chaque jour. Si tu continues, je me plaindrai à mon père, le sultan.

Quelques jours passèrent. Zeila et Chehem, qui n'oubliaient jamais de se retrouver matin et soir, s'aimaient. Elle avait le sang rapide, et lui avait plaisir à être près d'elle et à la voir vivre.

C'est un samedi, jour d'offrandes, que Chehem rendit visite tôt le matin au bijoutier. Il lui confia :

— J'ai acheté ici de beaux objets... un poignard, une montre, et la bague que tu m'as créée. J'ai aussi acquis une belle fiancée. Je dois retourner pour un temps voir mon père et tous les miens. Peux-tu, toi mon ami, m'amener dès demain deux bons chevaux arabes, petits et vifs, plus quelques mulets de bât ou des chameaux pour les bagages ?

— Je peux faire cela pour toi, Chehem, et plus même. Je t'accompagnerai un peu. Tu as été attaqué en venant ici, je ne veux pas que tu sois attaqué en t'en retournant.

Le lendemain, trois bons chevaux arabes et cinq chameaux étaient là, plus quelques serviteurs. Chehem portait à sa ceinture « son » beau poignard et « sa » belle montre. Il regarda l'heure et appela « sa » fiancée qui tout de suite parut, voilée. Le bijoutier fut troublé... il avait vu et le poignard et la montre et la fiancée. Il dit :

— Attends-moi un instant. Avant que nous partions sur les pistes, je veux dire au revoir à ma femme.

Avant qu'il ne retourne chez lui, les serviteurs de Chehem le retinrent un moment pour qu'il leur dise quelques mots sur la meilleure manière d'équiper correctement les petits chevaux arabes, mangeurs de figues. Ce fut assez pour que Zeila, aussi rapide qu'une gazelle, passe par le souterrain et aille remettre en place le poignard et

la montre. Quand le bijoutier arriva chez lui, à l'étage, il trouva son épouse mi-allongée sur un sofa, et il constata que son poignard et sa montre étaient à leur place. Il dit à sa femme :

— Je pars pour quelques jours. Tu as dans notre maison tout ce qu'il te faut. Tu n'auras pas besoin de sortir. Tu peux être tranquille, je vais faire fermer et garder les portes.

Il verrouilla lui-même les appartements de sa femme et il descendit donner ses ordres à ses portiers. Il ne savait pas que depuis longtemps Zeila avait elle aussi sa clé. Dès qu'il eut le dos tourné, elle reprit la montre, le poignard et elle descendit en courant vers le souterrain. Elle en sortit pour se mettre en selle sur son cheval.

Le bijoutier, enfin, rejoignit la caravane. Chehem, qui le voyait venir, lui fit remarquer en regardant l'heure à « sa » montre :

— Il t'a fallu bien longtemps pour saluer ta femme !

Ils se mirent en route.

Le bijoutier accompagna la caravane pendant sept jours et ils eurent l'impression que c'est avec beaucoup de regrets qu'il les quitta, pour rentrer chez lui, à Raheïta. Dès qu'il fut assez éloigné, Chehem s'approcha de Zeila et délicatement lui enleva son voile. Il lui dit :

— Je veux pendant notre voyage que mes yeux se régalent de ton visage.

Ils repartirent. Ils avaient plusieurs jours de piste avant de retrouver le campement de Chehem.

Bien sûr, en rentrant chez lui, le bijoutier ne retrouva ni son poignard ni sa montre ni son épouse. Il comprit qu'il avait été joué. Il alla tout de suite chez son beau-père le sultan et lui dit sans cérémonie que sa fille était une folle qui s'était enfuie avec un étranger voleur. Il avait sans doute un peu perdu la raison, pour parler ainsi à un père qui avait sur son territoire tous les pouvoirs.

Le sultan, qui avait gardé pour lui sa colère, songeait à renvoyer son gendre en lui rappelant simplement qu'il n'était pas un bon musulman, quand un domestique arriva. Il avait voyagé avec le bijoutier et les autres pendant les sept jours. Celui-ci dit :

— Le bijoutier est un menteur. Il a guidé sept jours cet étranger très très riche, qu'il dit être un voleur. Le poignard et la montre dont il parle, il les a certainement vendus, puisqu'il les a vus sur l'étranger... sans crier « au voleur ! ». Et puis, ô grand sultan, ta fille était là, montée sur un beau cheval arabe acheté par le bijoutier. Je ne suis pas le seul à pouvoir en témoigner.

Le sultan fut convaincu que le bijoutier avait vendu sa fille.

Certains disent que le sultan le fit pendre à une branche de dragonnier, d'autres affirment qu'il fut simplement chassé.

Très vite, au campement de Chehem, Chehem et Zeila furent donnés l'un à l'autre selon la tradition, aussi simplement que si elle avait été sa cousine. Le poignard au manche d'os orné de pierres précieuses et la montre en or furent considérés comme la dot de Zeila.

Beaucoup plus tard, quand mourut le sultan de Raheïta, Zeila et Chehem revinrent dans ce pays d'où ils étaient partis. C'est Chehem qui, après une année de deuil, devint le nouveau sultan.

On entendit les trompes en corne d'oryx sonner. C'était pour célébrer une nouvelle fois le mariage et le bonheur de Zeila et de Chehem !





IV

L'ESCLAVE

QUI ABOLIT SON ESCLAVAGE

C'ÉTAIT LONGTEMPS après le début du monde et la Terre avait cessé de tourner dans tous les sens. Depuis longtemps, les hyènes et les mouches n'étaient plus maîtres des troupeaux.

Ce jour-là Tebäbu, qui avait pris la piste du marché très tôt le matin, fit arrêter son monde un peu à l'écart. Lui, son chameau, ses serviteurs et ses cinq chèvres se reposèrent, aussi immobiles qu'une termitière. Ils allaient repartir, après avoir bu un peu de lait, quand un homme leur apparut. Il marchait devant son chameau et derrière eux, bien attaché, suivait un grand esclave au teint clair.

Ils se saluèrent.

— Je vais au marché vendre mes chèvres et si possible faire quelques bonnes affaires, dit Tebäbu.

L'homme regarda les chèvres. Elles étaient belles et semblaient désireuses de donner beaucoup de lait.

— Moi, je vais au marché pour vendre cet esclave-là.

Il désigna l'homme qui était toujours attaché à la queue du chameau. Il ajouta :

— Il est beau et fort, mais sa langue ne sait dire aucune parole juste que le ciel pourrait entendre avec plaisir ! À croire qu'il est sous le pouvoir du génie de la malveillance et de la calomnie !

Tebäbu sourit en entendant ces mots. L'homme se présenta un peu plus. Il s'appelait Ayyälä. Il avoua tout haut que souvent il aimait mieux les bêtes que les hommes. Il s'approcha des chèvres de Tebäbu et les examina, en effet, comme quelqu'un qui est connaisseur.

— Elles te plaisent on dirait, lança Tebäbu.

— Je sais depuis toujours que le lait des chamelles ne se baratte pas et que le lait des vaches ne mousse pas sans être battu. Je sais aussi que des chèvres belles comme celles-là me conviendraient pour agrandir mon troupeau.

Tebäbu, qui avait observé Ayyälä, tourna la tête et examina l'esclave. Il s'en approcha même, pour vérifier si sa peau était bien lisse et ses dents bien saines. Après cela, il proposa :

— Mon ami, ne nous fatiguons pas à aller jusqu'au marché, faisons échange. J'ai besoin d'un homme de plus pour moissonner et ramasser

chez moi le teff et le neug et l'éleusine.

Ayyälä, qui avait bien précisé les défauts de son esclave, fut étonné d'une telle proposition, mais il s'empressa de donner son accord, étant certain de réaliser une bonne affaire.

— Accepté.

— Accepté.

Ayyälä très heureux ajouta :

— Que ce que tu engendreras soit béni, que ce que tu sèmeras soit béni et que tu ne manques jamais d'envieux !

Ayyälä repartit comme il était venu, mais cette fois cinq chèvres marchaient devant lui et son chameau.

Tebäbu avant le soir retrouva ses champs et sa maison. Il prévint sa femme et ses serviteurs :

— J'ai acheté un esclave de plus. Il est fort et nous aidera bien pour les récoltes. Mais méfiez-vous ! Son ancien maître m'a dit qu'il était très médisant !

Il raconta mot pour mot ce que lui avait confié Ayyälä.

Tous étaient prévenus. Cependant, les paroles que prononça l'esclave ce jour-là et les jours suivants furent sans conséquence. Arriva le temps des récoltes. Chacun se mit au travail, sans penser à autre chose.

Les premières céréales venaient d'être coupées, c'était le soir. L'esclave, qui réfléchissait seul devant le feu d'un brasero, dit à voix haute pour lui-même : « Le feu peut chauffer l'eau... et l'eau chaude... »

Il ne continua pas sa phrase, mais il sourit à la lune et aux étoiles. Tout de suite, il prit de l'eau et la fit chauffer un peu. On n'était même pas au milieu de la nuit, mais le maître et sa femme dormaient déjà. Sans bruit, l'esclave alla dans leur chambre et versa entre eux toute son eau chaude !

Il sortit sans être vu ni entendu.

Peu après, le maître et sa femme se réveillèrent... fort mécontents. Ils s'accusèrent l'un l'autre d'avoir pissé au lit ! Ils se levèrent, changèrent de chambre et c'est chacun dans un lit qu'ils terminèrent leur nuit... bien mal dormie.

Le lendemain fut un nouveau jour et le soleil comme la veille présida les moissons. Tous travaillaient et le maître demanda à l'esclave d'aller jusqu'à la maison chercher deux outres bien pleines, l'une d'eau et l'autre de lait. Tous avaient besoin de se désaltérer.

Quand il fut à la maison et qu'il demanda l'eau et le lait, la femme du maître se renseigne :

— Le travail est-il bien avancé ?

— Oui... mais le maître et les femmes ont beaucoup ri !

— Beaucoup ri, mais pourquoi ?

— Il a ri de vous...

— De moi, mais pourquoi ?

— Il a dit à tous que cette nuit vous avez souillé le lit, comme une enfant !

Elle fut tellement étonnée qu'elle eut envie de lui dire de répéter, mais elle se retint. Elle laissa l'esclave partir, chargé d'eau et de lait, et elle commença à attendre le soir pour voir venir son mari. Elle était très en colère.

Quand l'esclave arriva avec l'eau et le lait, il fut le bienvenu et tous, femmes et hommes de la moisson, vinrent à lui. Le maître lui fit remarquer :

— Tu en as mis du temps, nous étions impatients !

— Ce n'est pas ma faute.

— À qui la faute alors ?

— À votre épouse.

— Comment cela ?

— C'est-à-dire...

— Quoi ?

— Eh bien...

— Mais parleras-tu à la fin !

Alors devant les autres, il déclara :

— Elle m'a demandé d'écouter ce qu'elle racontait à ses deux servantes.

— Et que racontait-elle ?

— Elle leur disait que cette nuit elle avait été réveillée... qu'elle était mouillée. Elle a ajouté que vous aviez souillé votre lit !

Le maître devint furieux. Il renvoya son monde au travail et trouva pour lui un coin d'ombre où il s'isola. Il se répétait : « Elle aura parlé loin du ciel, pour oser dire un tel mensonge. »

Le soir arriva, avec sa fraîcheur tant attendue. Le maître comme les autres rentra. Ils avaient fait aujourd'hui ce qu'ils devaient faire aujourd'hui, ils feraient demain ce qui était prévu pour demain. Le repas était servi. La femme du maître avait le visage grave et fermé. Sans rien dire d'autre, elle annonça :

— Je ne mangerai pas avec toi.

Le maître qui avait rangé sa peine derrière son cœur ne put se retenir et se mit très en colère. Sa femme, au lieu de se taire, lui répondit avec violence ! Mais il cria encore plus, et tous dehors entendirent :

— Toute la journée tu t'es moquée de moi et ce soir tu refuses d'être en ma présence. C'est assez, tu as fait trop d'affronts à mon sang !

Il s'empara de son bâton et commença à la battre avec force. Elle tomba à terre, inanimée. Il se pencha sur elle prêt à frapper encore, mais il s'aperçut qu'elle ne respirait plus. Elle était morte !

Le maître prit à peine le temps de réfléchir. Il appela son esclave et lui dit :

— Nous allons partir d'ici le plus vite possible. Ce sera mieux pour moi ! Toi, avec les serviteurs, rassemble le bétail et partez. Moi, j'arrive dans quelques instants.

L'esclave sortit. Mais il n'alla pas rassembler le bétail. Il courut chez le frère de la femme et l'informa :

— Votre sœur est morte, tuée par son mari à coups de bâton.

Le frère prit son sabre et arriva. Quand il vit le mari assassin, il ne se préoccupa aucunement de lui demander une explication : il le tua du premier coup.

Le lendemain, l'esclave qui n'avait plus ni maître ni maîtresse se déclara libre et partit vers son pays.

Le lendemain du lendemain, il arriva à un couvent. Les moines qui y priaient cultivaient du sorgho et de l'orge. En pleine saison, ils faisaient eux aussi travailler quelques esclaves. Celui qui était libre à présent s'arrêta là pour participer aux récoltes. On lui proposa de loger dans une simple maison en bois. Il dit aux moines :

— Merci. Si vous le voulez, ce soir je vous montrerai que je peux faire des miracles.

Ils sourirent, sceptiques, mais le soir ils vinrent le voir.

L'ancien esclave s'enferma dans sa maison et y mit le feu. Impossible pour les moines d'éteindre, il n'y avait pas d'eau à disposition. Ils ne pouvaient que cracher pour tenter de vaincre les flammes. La maison brûla. Mais, miracle, quand les flammes moururent, l'esclave se présenta aux yeux de tous bien vivant et même pas brûlé ! Il dit aux moines :

— Voilà, vous venez de voir un miracle.

Il oublia bien sûr de préciser qu'il avait creusé une fosse à l'intérieur de la maison et que c'est enterré là qu'il avait attendu la fin de l'incendie !

Le plus vieux des moines voulut en savoir plus.

— Montre-moi, montre-nous, comment tu as réussi ce miracle !

— Je vais vous montrer. Venez !

Il les mena dans la grande pièce de leur couvent et les pria de s'allonger sur le sol, yeux fermés, sans bouger. Il demanda :

— Quel est celui de vous qui a observé dans sa vie le plus grand nombre de jours de jeûne ?

Le plus vieux des moines se désigna. L'ancien esclave lui dit :

— Alors quand tous seront allongés, c'est toi qui allumeras le feu avant de les rejoindre. Le miracle se produira.

Le miracle ne se produisit pas et tous moururent, brûlés vifs !

L'ancien esclave, qui n'avait jamais été plus libre, décida de rester et de cultiver pour lui seul, en attendant de prendre une femme.





V

FORTUNE ET INFORTUNE POUR WADADJÉ

C'ÉTAIT PEUT-ÊTRE le pays où les hommes lisent l'avenir dans les entrailles des vaches... toujours est-il qu'il est bon d'apprendre la coutume avant de s'aventurer dans une ville nouvelle.

Wadadjé plusieurs fois par jour comptait et recomptait les quatre-vingts thalers d'argent et les vingt pièces d'or qu'il avait dans la poche. Il marchait, sans dire à personne si c'est à La Mecque ou à Lalibela qu'il allait en pèlerinage. Toujours est-il qu'il arriva dans une ville, qu'il s'y rafraîchit et qu'il y passa la nuit.

Le lendemain, après avoir mangé une bouillie d'orge et de beurre, il s'apprêtait à repartir quand il voulut compter sa fortune, pour la première fois de la journée. Rien. Sa poche était vide. Il eut beau y mettre la main gauche après avoir cherché avec la droite, rien. Son vêtement n'était pas déchiré et il avait dormi avec, allongé sur ses pièces. Il dut en convenir, aucun voleur n'avait pu lui subtiliser sa petite fortune. Donc, il était le seul à blâmer, le seul responsable ! C'est certainement en courant dans les ombres de la nuit, pour trouver son gîte, qu'il avait fait tomber ses deux bourses de cuir.

Il s'adressa à un dabtara qui lui conseilla de voir le prêtre.

Le prêtre écouta Wadadjé et accepta d'agir après qu'ils eurent convenu d'une petite somme qui reviendrait à l'église, si la fortune était retrouvée.

Tout de suite le prêtre fit trompeter la nouvelle : avant que le soleil ne soit en équilibre au plus haut du ciel, tous les habitants surent qu'un homme avait perdu deux bourses pleines de thalers d'argent et de pièces d'or. Ils apprirent aussi que celui qui les avait trouvées devait les rendre, sous peine d'être excommunié et de ne jamais connaître la douceur du Paradis des cieux.

Azieb comme les autres entendit le message du prêtre. C'est elle qui avait trouvé les bourses, tôt le matin, en revenant d'acheter une qunnâ de teff.

Alors qu'elle faisait chauffer son four et qu'elle huilait sa plaque pour faire son injera, elle se répétait : « Je dois aller rendre cet argent, je dois y aller... » Elle étendit sa pâte fermentée en une belle spirale,

sur son plateau de terre, en continuant à dire : « Je dois rendre cet argent, je dois y aller... » Elle couvrit sa pôte et laissa chauffer. Quand son injera fut tout juste cuite, elle la retira du four à l'aide de son plat de vannerie. Alors, elle qui avait une croix tatouée sur le cou, se leva et dit : « J'y vais, je vais rendre cet argent... »

Elle enduisit sa coiffure de beurre parfumé et, dès qu'elle fut belle, elle alla voir le prêtre qui attendait devant son église en compagnie du dabtara et de Wadadjé.

— Voici les deux bourses que j'ai trouvées ce matin. Elles contiennent beaucoup de thalers et de l'or.

Le prêtre prit les bourses, remercia et fit tomber les pièces sur le sol. Il compta quatre-vingts thalers d'argent et vingt pièces d'or. Il demanda :

— Est-ce bien cela ?

Wadadjé, qui avait été très étonné que l'on vienne lui rendre ce qu'il avait perdu, regarda à peine Azieb et le prêtre et dit :

— Ça ne va pas, cette femme ne me rend que la moitié de mon argent ! Elle garde l'autre moitié pour elle...

— Mais ce n'est pas vrai. Je vous rends tout ce que j'ai trouvé.

Elle joignit les mains, regarda le ciel et répéta :

— Ce n'est pas vrai. Je vous rends tout ce que j'ai trouvé.

Wadadjé voulait qu'elle lui rende ce qu'il n'avait pas perdu... Pour lui sans doute, une femme qui restituait une si belle fortune devait posséder beaucoup plus !

Il insista. Elle répéta :

— C'est tout ce que j'ai trouvé.

Le prêtre était très ennuyé. Qui croire ? L'étranger qui lui avait promis une récompense ou cette femme qui arrivait, avec sa croix tatouée sur le cou ? Ayant peur de mal juger, il conseilla de s'en remettre au roi : lui était habitué à rendre la justice.

Devant le roi, Wadadjé s'inclina deux fois, dit haut et fort : « Que Dieu vous montre la vérité », et affirma :

— J'avais cent soixante thalers d'argent et quarante pièces d'or. Cette femme a trouvé mes deux bourses mais elle ne m'en rend que la moitié.

Azieb, elle aussi, dit haut et fort : « Que Dieu vous montre la vérité », et expliqua :

— J'ai rendu tout ce que j'ai trouvé. « Tout », c'est « tout » : je n'ai rien gardé, rien volé.

Le roi leur demanda de répéter. Ils répétèrent sans changer un seul mot. Le roi réfléchit et, sans consulter un seul de ses conseillers, décida :

— Toi, l'homme, tu as perdu cent soixante thalers et quarante pièces d'or. Cette somme qui t'a été remise n'est donc pas la tienne. Donne-la

moi !

Il avait parlé avec autorité. Le prêtre qui accompagnait l'homme avait conservé les bourses pleines. Il s'avança et les remit au roi. Le roi se tourna vers Azieb et lui dit :

— Toi, approche !

Elle fit deux pas et s'inclina simplement devant le roi. Il lui dit, assez fort pour que tous entendent :

— Prends cette fortune que tu as trouvée. Elle est à toi. Personne ne l'a réclamée. Personne dans notre ville ne cherche quatre-vingts thalers d'argent et vingt pièces d'or.

Azieb remercia et rentra chez elle partager son injera avec les siens.

Wadadjé quitta la ville, sans dire vers où il dirigeait ses pas. Certains affirmèrent qu'il était en route pour La Mecque, d'autres aussi sûrs d'eux dirent qu'il allait en pèlerinage à Lalibela.





*Légende du café arabica,
qui naquit au plus près du ciel
sur les hauts plateaux d'Éthiopie*

VI

KALDI, LE CAFÉ ET LE MEURTRE DU CAFÉ

ON RACONTE qu'un jour le Ciel se sépara de la Terre. Jusqu'alors, ils avaient vécu dans les bras l'un de l'autre.

Ce n'est pas tout : on raconte aussi, là-bas, sur les hauts plateaux d'Abyssinie, ce qui arriva à Kaldi, lui qui était le plus souvent maître de son troupeau...

Écoute ce que l'on raconte.

De l'aube du jour à l'aube de la nuit, Kaldi vivait yeux ouverts avec ses bêtes. Il les suivait plus qu'il ne les guidait. Elles savaient deviner le chemin des meilleures herbes ou la présence des tendres branches dans les arbustes.

Kaldi passait beaucoup de temps debout sur une seule jambe, appuyé sur son bâton. Dans cette posture, il ressemblait un peu à un échassier. Il regardait passer le temps, mais il regardait aussi Zaouditou ! Celle-là, tout en gardant son troupeau, tressait des fibres.

Ils étaient jeunes, mais ils avaient beaucoup grandi, toujours près d'un troupeau, et Zaouditou avait l'âge de se parfumer en faisant brûler l'encens, sous elle... sous ses jupons.

Elle, elle savait bien que lorsque les vaches marchent en file, c'est qu'il n'y a aucune bonne herbe sur les côtés du chemin ; lui, il savait déjà que si les vaches meurent, c'est la guerre, et que si c'est la guerre, les hommes meurent.

L'un comme l'autre gardaient à présent des chèvres.

Leurs bêtes étaient belles, et c'est à peine si elles prenaient le temps de lever la tête un instant, sans manger. Leur ventre ne finissait jamais de digérer ! Kaldi suivait ses chèvres d'un côté, et Zaouditou suivait ses chèvres d'un autre côté. Mais pourtant, leurs pas sans cesse se

croisaient ! Quand Kaldi voyait Zaouditou, c'était comme si elle lui rendait la vue et les mirages. Elle, quand elle apercevait Kaldi, elle s'approchait, le corps flexible comme un bâtonnet de khôl, et baissait légèrement la tête, comme si elle cherchait son ombre.

Depuis longtemps ils se connaissaient un peu, et vite ils se connurent un peu plus. Il en vint à l'embrasser furtivement et elle, très vite, elle sut dire bonjour et bonsoir sans détourner la tête au moment du baiser.

Il ne fallut que quelques jours à leurs chèvres pour aimer les mêmes herbes et les mêmes branches. Alors, ils s'aimèrent, eux, et sans cesse dans les pâturages ils n'eurent d'autre lit que leurs bras.

Un matin, peut-être par faveur divine, Kaldi lui trouva un goût de miel... Elle, elle trouva qu'il murmurait des paroles douces comme le lait. Ce jour-là, pour eux, le temps passa sans faire plus de bruit pour les déranger qu'un chant d'étoffes qui se frottent.

Ce sont les chèvres de Kaldi, plus énervées qu'un troupeau de nuages avant la pluie, qui les firent se lever lorsqu'elles arrivèrent, toutes folles, en même temps que le soir.

Ils se quittèrent et chacun rentra ses bêtes dans son enclos.

Le lendemain, quand ils se retrouvèrent, les chèvres de Kaldi s'éloignèrent sans attendre.

— Mais où vont-elles ? interrogea Kaldi.

— Elles sont pressées, on dirait. On les suit ?

Kaldi serait bien resté comme la veille à murmurer des demi-mots à l'oreille de Zaouditou, mais il s'agissait de ses chèvres. Il répondit :

— Oui, suivons-les et que tes chèvres ne restent pas en arrière !

Heureusement qu'ils étaient jeunes et agiles, parce que les chèvres s'éloignèrent dans la montagne et il était difficile de les suivre. Quand elles s'arrêtèrent, ce fut pour manger les feuilles et les fruits rouges d'un arbuste.

— Reposons-nous et laissons-les manger !

Il posa son bâton et ils s'assirent l'un près de l'autre dans une tache d'ombre qui avait la fraîcheur de l'eau. Comme la veille, ils ne se préoccupèrent que d'eux-mêmes et ce fut une nouvelle fois les chèvres de Kaldi, très énervées, qui leur signalèrent qu'il était temps de regagner l'enclos avant la nuit.

— Mais qu'est-ce qu'elles ont ? Elles sont encore folles... tout aussi folles qu'hier !

C'était vrai. Elles n'avaient plus ni nonchalance ni élégance, et elles allaient et venaient comme si des insectes leur piquaient les yeux ou les mamelles.

Kaldi qui voulait toujours tout savoir fit quelques pas, par-ci et par-là, du côté où elles avaient brouté.

— Elles ont dévoré les arbres, là.

C'était vrai. Toute la journée, les chèvres avaient dédaigné les rives herbeuses de la montagne et s'étaient nourries des feuilles et des fruits rouges d'un petit arbuste. Kaldi alla cueillir un bouquet de ces jeunes branches chargées de fruits.

— Rentrons ! J'irai demander aux moines s'ils connaissent ces fruits.

Le soir même, il alla au monastère qu'il connaissait bien et il interrogea les moines. Ceux-ci n'avaient aucune réponse à donner, alors ils bénirent les fruits et les feuilles avec leurs petites croix. Ensuite, ils choisirent quelques belles feuilles et les firent infuser dans une bonne eau de la montagne. Ils goûtèrent. Eux qui le soir se couchaient après avoir bu un peu d'eau miellée trouvèrent leur nouveau breuvage agréable, mais... ils ne dormirent pas de la nuit !

Le lendemain, ils décidèrent de brûler les rameaux qui restaient et c'est un moine plus vieux que les autres qui les jeta sur quelques braises. Peu après, alors que tous priaient, une bonne odeur entra dans la chapelle... si bonne qu'ils crurent qu'elle arrivait des cieux !

Les moines furent obligés de constater que si l'odeur était un don du ciel, c'était des quelques simples braises qu'elle était venue jusqu'à leurs narines. Ils firent griller sous leurs yeux et sous leur nez les derniers rameaux et s'aperçurent que le parfum qui les avait enchantés sortait des grains cachés à l'intérieur des fruits rouges.

Les jours suivants, avec la bénédiction des moines, Kaldi et Zaouditou partirent ensemble dans la montagne, leurs chèvres ne faisant qu'un grand troupeau. Le premier soir, ils ramenèrent plusieurs brassées de branches et, les soirs suivants, seulement les fruits rouges.

— Tu crois qu'il faudra longtemps leur cueillir des fruits ?

— Zaouditou, les moines prient beaucoup et ils prient mieux quand les grains de ces fruits rôtissent sur les braises.

Un peu de temps passa et les moines toujours charmés voulurent « boire » l'odeur. Ils se concertèrent et décidèrent d'écraser les grains rôtis et de faire bouillir la poudre.

Le lendemain soir, quand Zaouditou et Kaldi arrivèrent avec leurs fruits, ils dégustèrent la bonne liqueur noire... hum !

Ils venaient de goûter leur premier café !

Cette nuit-là, ni Kaldi ni Zaouditou ne dormirent et c'est yeux ouverts qu'ils rêvèrent l'un de l'autre.

Il arriva que Zaouditou et Kaldi se marièrent.

Le premier soir, quand ils furent seuls, leur première cérémonie fut le bunna qwolla. Zaouditou alluma son petit fourneau et prit deux poignées de fèves de café, des fèves petites et elle les fit rôtir sur une plaque. Quand elles devinrent brunes et crépitèrent, elle regarda Kaldi son mari et ensemble ils répondirent au crépitemment : « Que tout aille

bien. »

Ensuite, Zaouditou jeta les grains grillés dans un petit mortier de bois, elle ajouta quelques grains d'orge. Elle pila le tout et déposa la poudre sur une fine toile de poils de chameau. Elle versa la poudre dans sa djabana et y mit un peu de girofle. Elle fit bouillir en remuant le tout avec un bâton de cannelle. Quand son café allait déborder de la cafetière, elle le retira du feu et ensuite l'y remit pour le retirer encore. Elle fit cela quatre ou cinq fois et elle servit Kaldi avant de se servir.

Ils burent ensemble leur qwolla chaque soir de leur vie.

Chaque soir, leurs bras étaient pour eux comme un lit dans leur lit et, chaque soir, Kaldi répétait à Zaouditou :

— Je voudrais disparaître en toi comme un nuage qui a jeté toutes ses pluies.



**CONTES DU TEMPS OU L'HYÈNE AU CUL BAS,
TACHETÉE ET BOITEUSE PARLAIT AVEC LE LION,
LE CHACAL ET LES AUTRES ANIMAUX
À L'OMBRE DES JUJUBIERS
... DU PAYS DE POUNT AUX HAUTS PLATEAUX
D'ABYSSINIE
... DU NIL BLEU À LA MER ROUGE**



VII

LA MEILLEURE PART

ON RACONTE qu'un soir parmi les soirs, Libâh le lion, Ouraba l'hyène tachetée et Dayo le chacal, profitant du clair de lune, discutèrent un peu.

— Le bon gibier se fait rare, constata Libâh.

— Oui...

— Oui...

— Nous qui nous connaissons bien, ne pourrait-on faire comme si nous étions parents ?

— Oui ?

— Oui ?

— Nous pourrions chasser ensemble. À trois, il est plus facile de repérer, de pister et d'attraper de la bonne viande... bien saignante !

Ils furent d'accord et, le lendemain de ce jour-là, ils partirent chasser.

Le premier jour, dans la montagne, ils ne trouvèrent aucune piste.

Le deuxième jour, dans le désert de pierres, ils ne virent que des pierres.

Le troisième jour, dans une petite brousse épineuse, ils ne remarquèrent que le ciel au-dessus de leur tête. Ils le savaient, le fond du ciel est impossible à atteindre pour aller y chercher du gibier... Le ciel, Libâh, Ouraba et Dayo, comme les autres, pouvaient seulement avoir l'illusion de le toucher avec leurs yeux.

— Il faut voler un animal aux hommes, sinon nous mourrons de faim, affirma Libâh.

— Oui...

— Oui...

En plein soleil, vers midi, ils attaquèrent un campement. Ils sautèrent la haie d'épines, malgré l'odeur de l'encens que les femmes faisaient brûler pour éloigner les méchants. Les moutons étaient depuis longtemps dans leurs pâturages, les chèvres aussi. Ils ne trouvèrent qu'un gros chameau.

Libâh décida :

— Celui-là fera l'affaire.

Ils l'égorgèrent et le traînèrent au loin, dans leur cachette.

— Belle bête ! Dommage que sa queue soit moins riche de graisse

que celle d'un mouton.

— Oui...

— Oui...

— Ouraba, toi qui es la plus âgée, tu dois faire le partage entre nous trois, dit Libâh.

Bien obligée, l'hyène accepta de partager. Elle découpa, elle soupesa et compta et vérifia. Elle finit par faire trois parts bien égales.

Libâh le lion leva la tête vers le ciel et rugit avec force. Ouraba et Dayo tremblèrent tant que l'on entendit leurs os remuer !

— Est-ce ainsi que l'on partage dans notre pays ? interrogea Libâh.

— J'ai simplement fait trois parts égales, articula Ouraba en tremblant.

— Égales...

— Oui...

Il cria : « Maudite soit la religion de ton père ! » et plus vif que l'éclair qui blesse le ciel, il lança deux coups de patte. Heureusement, Ouraba, qui connaissait assez bien les colères de Libâh, s'était un peu reculée. Elle ne mourut pas sous les coups, mais, de sa tête blessée, ses deux yeux pendouillaient !

Dayo n'avait pas bougé, bien qu'il ait eu envie de s'enfuir au-delà du rift et même plus loin, au-delà du lac Assal.

— À toi de partager, Dayo, puisque tu sais toujours tout mieux faire que les autres, dit-on.

Dayo réfléchit quelques secondes, pendant lesquelles Ouraba essayait de remettre ses yeux à leur place. Il fit une seule vraie part, oui une seule. Il dit à Libâh :

— Prends, tout est pour toi. Ouraba, quand elle aura retrouvé la vue, se contentera des restes d'entrailles qui traînent. Moi, j'aurai plaisir à ronger les os.

— Dayo, pour le partage, tu es le plus habile des chacals ! Merci.

Tout de suite, puisqu'il était servi, Libâh dévora la viande. Il savourait la dernière bouchée quand Ouraba retrouva à peu près la vue, de l'œil gauche et de l'œil droit...

On raconte que c'est depuis ce jour-là que Ouraba, l'hyène tachetée et boiteuse, a toujours un peu de sang rouge dans le blanc de ses yeux.





VIII

POURQUOI L'HYÈNE

BOITE UN PEU

ET MARCHE DE TRAVERS

ON RACONTE, dans ce pays-là, que la maladie et la mort n'épargnent personne. C'est vrai, et un jour au milieu des jours, Libâh le lion se réveilla avec tant de maux dans le sang et dans les os qu'il souhaita voir autour de lui tous les animaux de son royaume. Peut-être avait-il un message de sagesse à leur transmettre, lui qui pensait mourir ?

Il choisit deux serviteurs fidèles, Bakahélé le lièvre et Aoulou la gazelle, pour aller courir vers l'est, l'ouest, le sud et le nord. Ces deux-là partirent tout de suite crier ses ordres : tous les animaux, qu'ils soient à poils, à plumes ou couverts d'écailles, devaient venir.

Le lendemain, vers midi, Libâh était bien installé à l'ombre d'un jujubier. Tous les animaux étaient sagement assis autour de lui, sauf les oiseaux qui s'étaient perchés sur les branches de l'arbre ou sur quelques grosses pierres noires.

Alors que le plus parfait des silences pesait sur l'assemblée, Libâh toussota un peu et demanda :

— Est-ce que le compte est bon ?

— Sans doute, puisque tous ont été convoqués, répondit Bakahélé.

Il y avait du monde ! Certains se connaissaient, comme Marodi l'éléphant et la petite dik-dik, ou Chini l'abeille et Vini l'oiseau-mouche. Libâh posa son regard sur les uns et les autres. Il en reconnut plusieurs. Tous ceux du premier rang étaient ses familiers : Carcaro le phacochère, Gofané la tique, l'ibis sacré, la huppe, le rat musqué ou encore le tisserin, qui, lui était posé sur une branche.

Libâh ferma les yeux et, aussi digne que le négus des Abyssins, s'apprêta à parler. Mais Ouraba l'hyène, qui s'était installée à sa droite, intervint :

— Sauf erreur, Dayo le chacal n'est pas parmi nous.

Le roi ouvrit les yeux et comme les animaux il regarda de tous les côtés. Ouraba avait raison, Dayo était absent.

Bakahélé, sans attendre qu'on lui en donne l'ordre, détala vers la source d'eau chaude où il avait rencontré Dayo faisant sa toilette. Quand il y arriva, il vit Dayo qui se reposait à l'ombre.

— Mais que fais-tu ?

— Je digère...

— Mais... Libâh t'attend ! Tous les autres sont arrivés, il ne manque que toi, Ouraba a fait remarquer ton absence.

— J'arrive, donne-moi un petit instant.

Il se leva, plongea dans la source d'eau chaude et en sortit tout de suite, puis il alla se rouler dans de la terre et du sable. Après cela, il partit en courant. Sans tarder, il arriva tout sale et la langue pendante devant Libâh. Il salua et s'assit. Juste derrière lui, Ouraba l'hyène, Marodi l'éléphant et Carcaro le phacochère se tenaient prêts à lui infliger une bonne punition si Libâh l'exigeait.

— Pourquoi ce retard ?

Malgré sa maladie, Libâh avait gardé une voix aussi forte que le tonnerre et tous sursautèrent.

— Libâh, écoute, tu vas comprendre. J'étais loin, je suis allé consulter le plus vieux marabout du pays dès que j'ai su que tu étais malade.

— Hum...

— Il m'a conseillé un excellent remède pour toi.

— Hum... un excellent remède, dis-tu ?

— Oui, excellent certainement, puisque après m'avoir conseillé, il a murmuré : « *Allahou akbar* ».

— Et quel est-il, cet excellent remède ?

Tous les animaux regardaient et écoutaient Dayo. Il avait la parole tellement facile !

— Parle, et sans tarder ! tonna Libâh.

— C'est que... je ne sais pas, moi, si tu voudras de ce remède qui soigne tous les maux.

— Parle, rugit Libâh aussi fort que dix lions !

— Voilà. Il te faut manger au moins un morceau de la cuisse d'une hyène vivante et boire un peu de son sang chaud.

Les animaux n'eurent pas le temps d'être étonnés : ils virent Libâh faire un incroyable effort et sauter sur Ouraba qui ne s'y attendait pas. Il prit dans sa gueule la cuisse de l'hyène et mordit de toutes ses dents. L'hyène hurla de douleur et s'évanouit. Le hurlement fit s'enfuir tous les animaux... même Dayo.

On raconte que peu de temps après cela, Libâh retrouva la santé. On raconte aussi que, depuis ce jour, l'hyène tachetée est devenue un peu boiteuse et que c'est pour cacher au mieux son infirmité qu'elle marche de travers.





IX

NEUF PLUS UN FONT

DIX EXACTEMENT

COMME UN PLUS NEUF FONT

DIX EXACTEMENT

ON RACONTE, là-bas, pas loin du pays où l'on échangeait une barre de sel contre une vache, qu'un lion devint assez ami avec neuf hyènes pour aller avec elles à la chasse.

Faut-il le croire ?

Pourquoi ne pas le croire, puisque voici ce qui s'est passé...

Ainsi, Libâh le lion chassait avec Ouraba et ses sœurs.

Ils étaient donc neuf hyènes et un lion. Ils capturèrent, près d'un campement écrasé de soleil, dix chameaux.

— Voilà un joli troupeau ! s'exclama Libâh. Si nous avions envie d'aller de l'autre côté de la terre, nous pourrions en faire une caravane !

Libâh habitait un creux de rochers, proche d'une belle vallée herbeuse. Ils allèrent chez lui, pour le partage.

— Prenez place, asseyez-vous, mettez-vous à l'aise, dit aimablement Libâh aux neuf hyènes.

Elles s'assirent à côté des chameaux qui s'étaient agenouillés et Libâh leur faisait face.

Libâh dit :

— Savez-vous que je sais compter ?

— Nous le savons, dirent-elles en chœur.

— Je sais compter, et là je compte !

À haute voix, il compta les hyènes et arriva à neuf. Toujours à haute voix, il se désigna et ajouta :

— ... Neuf plus un font dix.

— Oui...

— Oui, exactement comme un plus neuf font dix.

Il s'était encore désigné et avait ensuite désigné le groupe des hyènes. Elles approuvèrent, méfiantes quand même, mais elles qui avaient aussi appris à compter étaient bien obligées d'avouer au lion que le compte était bon : neuf plus un, ou un plus neuf, cela fait

toujours dix, que l'on compte en arabe, en afar, en somali ou dans une autre langue.

— Tu as raison, dit l'hyène la plus âgée.

— Puisque j'ai raison, voici pour vous un chameau. C'est votre part de notre chasse. Un chameau et neuf hyènes... cela fait dix. Moi, je vais me garder neuf chameaux, ainsi les parts seront égales : moi et les neuf chameaux nous ferons dix. Vous pouvez partir !

Ouraba et ses sœurs partirent avec leur unique chameau... Elles arrivèrent à leur trou, attendues par leurs parents qui étaient trop vieux pour chasser. Elles racontèrent leur chasse et le partage.

— Mais, dit leur père, ce n'est pas juste ! Vous étiez dix à chasser, vous avez eu dix chameaux, cela faisait un chameau pour chacun.

Leur mère nuança un peu le propos de son mari :

— On peut aussi penser que vous étiez deux familles et alors le partage aurait dû se faire moitié moitié : cinq chameaux pour vous et cinq pour lui. Allez voir Libâh et demandez-lui une juste part !

Elles retournèrent vers le creux de rochers de Libâh, près de la belle vallée herbeuse. Elles ne cessaient de se disputer. Finalement, six d'entre elles, les moins courageuses sans doute, dirent aux trois autres :

— Vous qui parlez si bien, allez entretenir Libâh. Nous, nous garderons notre chameau pendant ce temps.

Pas très loin du creux de rochers où Libâh sommeillait après un premier bon repas de viande de chameau, elles firent une halte pour parler entre elles.

La plus jeune des trois, qui était encore petite, proposa :

— Vous me suivrez. J'avance la première et j'appelle Libâh.

La plus grosse, qui s'était toujours bien nourrie et qui était la moins agile, ajouta :

— Je serai juste derrière toi et dès que tu l'auras appelé, je crierai : « Nous voulons encore quatre chameaux ! »

La troisième hyène, qui avait laissé ses sœurs parler, leur fit remarquer :

— Je suis la plus grande, je crie le plus fort, j'ajouterai : « Nous voulons une juste part ! »

L'une derrière l'autre, elles s'approchèrent. Libâh dormait. Elles osèrent s'approcher encore, sans faire plus de bruit qu'un loup d'Abyssinie. Mais les lions ont le sommeil léger et Libâh s'éveilla en sursaut. Il se redressa sur ses pattes et les regarda, là devant lui.

La première, la plus jeune, qui était la plus proche de la gueule du lion, ne put articuler un seul mot, tant elle eut peur. La deuxième, qui se cachait derrière sa petite sœur, réussit à dire deux fois : « Chameau... chameau... ». La troisième, qui était certaine de crier le plus fort, en vérité cria le plus fort. Elle hurla même :

— Nous venons, Libâh, te proposer de manger notre chameau, si tu le veux.

Le lion, qui avait montré ses dents en ouvrant largement la gueule, sourit un peu. Il répondit :

— Merci. Je le mangerai avec plaisir. Où est-il ?

— Pas loin, nos sœurs le gardent.

— Je vous suis, allons le chercher.

On raconte – pourquoi ne pas le croire puisque c'est ce qui s'est passé !? – que Libâh ne chassa plus pendant longtemps, qu'il devint moins agile, et moins adroit.





X

LA MEILLEURE DES NUITS

ON RACONTE que Ouraba l'hyène voyageait en compagnie de sa sœur vers Obock, depuis quelques jours déjà, quand Dayo le chacal les aperçut et courut les saluer. Il leur proposa de marcher avec elles jusqu'au soir. Lui aussi était en route vers l'est.

Ils marchèrent, et ce soir-là, comme toujours, la nuit arriva vite, sans prévenir. Heureusement pour eux, au moment où le soleil fermait sa grande paupière sur les animaux, les hommes et les djinns, ils aperçurent au loin une daybota.

Ils s'approchèrent, prudents. L'herbe les cachait bien. Ils restèrent sans bouger, assez longtemps afin d'être sûrs que personne n'était là pour les attaquer et les tuer.

— Ouraba, tu devrais aller voir si quelqu'un est endormi dans cette daybota, suggéra Dayo.

— Pourquoi moi ?

— Tu es la plus âgée. Tu ne voudrais pas que ta petite sœur soit en danger, quand même !

Ouraba alla voir. Et quand elle revint, elle annonça :

— Il n'y a personne, alors nous pouvons nous y installer.

Dayo savait qu'une hyène marche de travers, ou boite un peu et qu'elle a le cul bas. Il savait surtout qu'avec ses yeux injectés de sang elle avait la vue basse. Il lui demanda d'aller regarder de nouveau. Elle y retourna et revint avec les mêmes mots :

— Il n'y a personne.

— Bon. S'il n'y a personne, installons-nous. Mais je me demande où peuvent bien être disparus ceux qui vivaient ici.

— Leurs vaches sont peut-être mortes à cause des sauterelles...

La daybota était bien posée dans sa double ceinture de pierres sèches. Il y avait à l'intérieur quelques provisions près de la porte et un petit foyer qui ne demandait qu'à être allumé.

Ils burent un peu de lait, puisqu'il y en avait une outre presque pleine, et ils mangèrent les restes d'un oiseau que d'autres avaient tué.

— Nous allons bien dormir à présent, dit Dayo.

— Oui, nous allons bien dormir. Moi et ma sœur, nous occuperons le lit qui est grand. Toi, Dayo, trouve-toi un abri pour la nuit. Nous ne pouvons te garder près de nous, nous sommes des hyènes et tu es un

chacal.

— Mais il peut faire froid cette nuit et la pluie n'est pas loin ! Si je reste dehors, elle va venir me taper !

— Trouve-toi un abri, répéta Ouraba.

Dayo chercha et il trouva. Bien sûr, ce n'était pas très confortable : quatre arceaux de tiges d'acacia, à moitié recouverts d'une vieille natte presque aussi noire que la nuit. Il s'allongea. Il aurait pu voir les étoiles si le ciel ne les avait pas punies cette nuit. Il devinait des nuages.

Dayo n'était pas content, mais il ne pouvait rien faire contre les deux sœurs, plus fortes que lui. Comme il ne réussissait pas à dormir, il réfléchit. Après un petit moment, il dit très fort :

— J'espère que l'une de vous au moins ne dort que d'un œil... Si ceux qui habitent ordinairement cette daybota reviennent armés de leur sabre, vous ne pourrez pas sortir : il n'y a qu'une porte pour entrer et sortir, de là où vous êtes !

— Explique-toi, Dayo, demanda Ouraba.

Il s'expliqua. C'était vrai. La daybota n'a qu'une porte et impossible de fuir par-derrière.

Dayo dit en plus :

— Moi, j'ai seulement une petite natte au-dessus de la tête et je peux fuir de n'importe quel côté. Toi, Ouraba, si le vent ferme ta porte, tu seras prisonnière avec ta sœur.

Ouraba réfléchit deux fois à ce qu'elle venait d'entendre, puis elle cria :

— Dayo, tu es mon ami et nous avons voyagé ensemble. Laisse-moi dormir à ta place, avec ma sœur.

— Mais, à ma place, il n'y a pas assez de place pour vous deux et... voilà la grosse pluie qui arrive. Elle tape déjà tellement que je suis certain qu'elle va faire déborder l'oued qui est là-bas.

Plaintive, Ouraba redemanda à Dayo de céder sa place. Il répondit :

— Non, vraiment non. Tu as choisi où t'installer avec ta sœur. Ce qui est fait est fait.

Avec des larmes dans la voix, elle insista :

— Dayo, je suis plus âgée que toi et même ma jeune sœur est plus âgée que toi... Sois respectueux !

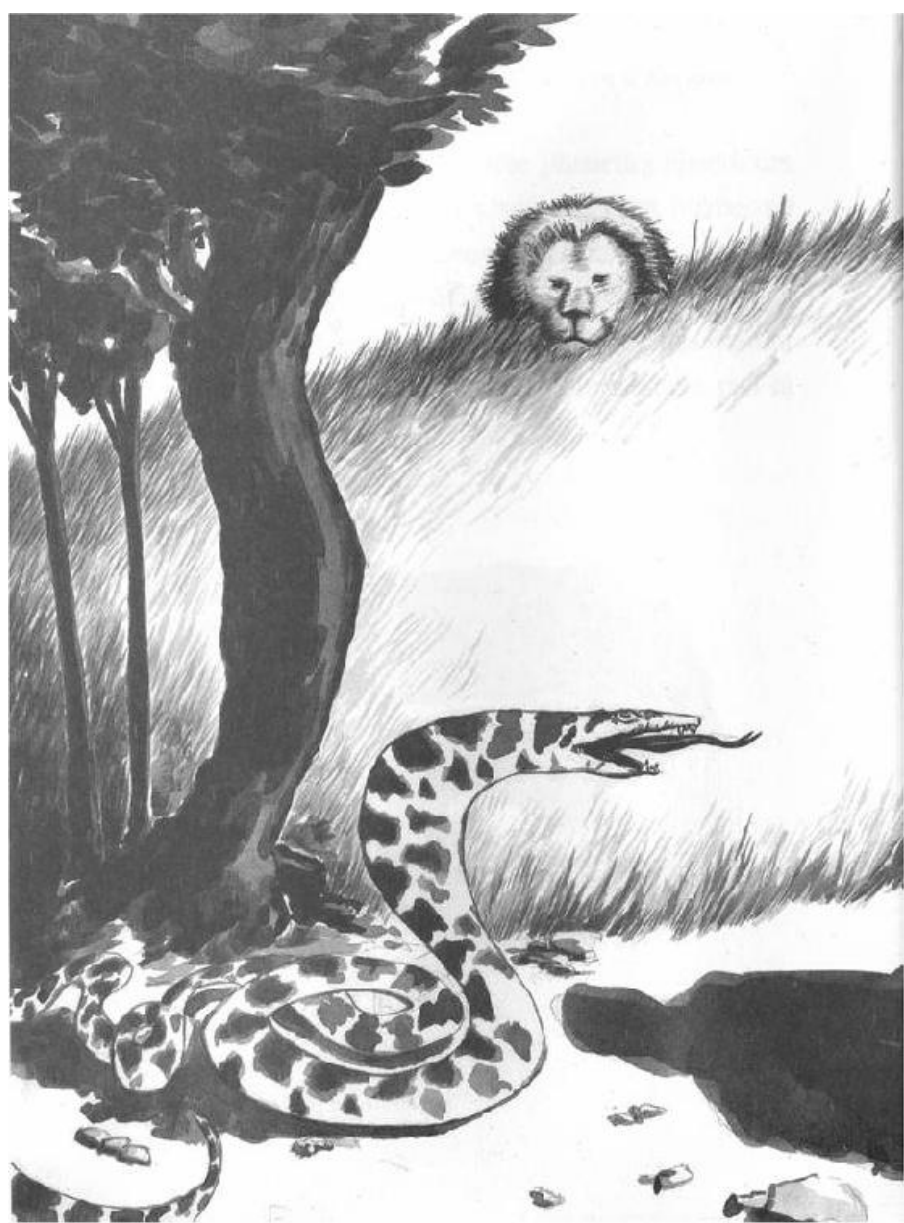
— Bon, je veux bien. J'accepte, mais c'est par pure politesse.

Quand Ouraba et sa sœur sortirent de la daybota, la pluie giclait sur les pierres et sur la terre. Plus loin, l'oued était déjà trop saoul ! Dayo alla bien au sec s'allonger sur le lit et il s'endormit. Ni le bruit du vent ni le bruit de la pluie ne le dérangèrent. Il avait au-dessus de sa tête plusieurs épaisseurs de nattes et il avait pris soin de bien fermer sa porte. Il passa la meilleure des nuits.

Ouraba et sa sœur furent arrosées jusqu'à l'aube. Elles ne purent

fermer l'œil. Elles étaient sottes et on raconte que la pluie ne lave pas la sottise !





XI

LE LION ET LE SERPENT

ON RACONTE, chez les animaux et les hommes et les femmes, qu'un jour parmi les jours Libâh se reposait un peu, en début d'après-midi, à l'ombre épaisse d'un jujubier.

Confortablement adossé à une grosse pierre, il pouvait fermer les deux yeux, puisque sa mère était là, près de lui, à surveiller les alentours. Alors qu'il avait dormi assez pour rêver dix fois à cent dik-diks bien saignantes, sa mère l'appela et l'avertit :

— Mon fils, lève-toi, voici Marodi l'éléphant !

— Laisse-moi dormir un peu, ce gros-là a trop peur de moi pour s'approcher !

Il se rendormit, espérant rêver encore à quelques belles dik-diks bien saignantes.

Peu après, sa mère l'avertit :

— Mon fils, lève-toi, voici une horde d'hyènes et elles ont l'air affamées !

Il ouvrit un œil et répondit :

— Elles marchent de travers, elles vont passer au loin, et depuis quand un lion comme moi aurait peur des hyènes ?

Il se rendormit, espérant rêver encore à quelques belles dik-diks bien saignantes.

Peu après, sa mère l'avertit :

— Mon fils, voici Dayo, le chacal le plus rusé du pays !

— J'ai assez vécu pour connaître toutes ses ruses. S'il vient respirer l'air que je respire, je le tuerai.

Il se rendormit espérant rêver encore à quelques belles dik-diks bien saignantes.

L'après-midi passa ainsi, la mère réveillant son fils pour un buffle plus lourd que lourd, pour des chameaux bien bossus ou des moutons bien gras. Il continua chaque fois à dormir, répétant qu'il n'en avait pas peur et qu'il les retrouverait si besoin le lendemain, à l'heure du repas.

Mais, tout à coup, la mère du lion cria :

— Libâh, mon fils, voici un homme armé d'un golxad bien tranchant et d'une lance très pointue !

Elle n'eut pas besoin de lui répéter deux fois la même chose : il se

mit sur ses quatre pattes et rugit assez fort pour faire trembler les branches du jujubier sous lequel il était installé. Il cria à l'homme :

— Tu ne passeras pas là, cette ombre fraîche est à moi !

Prudente, sa mère s'était cachée derrière une grosse pierre.

L'homme ne dit pas un mot. Il saisit son sabre dans une main et brandit sa lance dans l'autre. Il avança, sûr de lui, prêt à tuer ou à mourir. Alors, le lion recula et recula encore : Libâh le lion céda le passage.

À peine l'homme s'était-il éloigné que Libâh entendit un grand rire. Il se retourna et aperçut un gros serpent, aussi épais qu'une barre de sel.

— Tu te moques ?

— Oui... tu es le plus fort, mais tu as peur d'un homme. Moi le serpent je l'aurais affronté et tué.

— Toi ?

— Moi !

Libâh fit quelques petits pas vers le serpent. Il avait envie d'oublier sa honte d'avoir cédé devant l'homme en tuant ce reptile d'un bon coup de patte derrière la tête. Mais, alors qu'il s'était approché juste à côté de lui, il entendit la voix de sa mère qui l'avertissait :

— Mon fils, voici une femme qui porte du bois !

Libâh regarda le serpent et lui proposa :

— Ce n'est qu'une femme, montre-moi comment tu peux la vaincre, nous parlerons après.

Le serpent entendit un accent de moquerie dans la voix de Libâh. Il se précipita devant la femme et lui dit :

— Tu ne passeras pas là, cette ombre fraîche est à moi !

La femme s'arrêta net. C'était la première fois qu'un serpent s'adressait à elle. Elle le regarda et osa lui dire :

— Je suis chargée, fatiguée, je dois rentrer et c'est bientôt l'heure de la prière. Je ne peux retourner sur mes pas...

Il ne l'écouta même pas. Il se précipita sur elle. Elle n'eut pas le temps d'avoir peur. Instinctivement, elle lança sur lui son salli qui se déroula et le recouvrit, des écailles de sa tête aux écailles de sa queue. Aussitôt, elle se pencha et fit voler vivement sa charge de bois sur le tapis : le serpent fut écrasé. Il mourut presque tout de suite.

Libâh et sa mère avaient assisté à toute la scène, cachés derrière la grosse pierre. Ils laissèrent la femme traverser l'ombre et continuer...

N'importe quel jour parmi les jours, n'importe quel soir parmi les soirs, n'importe quelle nuit parmi les nuits, le plus fort peut aussi être le plus prudent.



XII

LES TRAÎTRISES

DE DAYO LE CHACAL

ON RACONTE que dans ce pays-là, en ce temps-là, les chamelles donnaient tant de lait qu'on en arrosait les arbres ! Mais un jour parmi les jours, à cause de Chédane ou des djenouns, l'herbe manqua.

Les chamelles eurent alors très peu de lait et les pierres sortirent de la terre. Elles semblaient être les seules à bien pousser.

Libâh le lion avait vécu dans l'abondance. Il possédait le plus gros troupeau de moutons et, avec sa femme et ses enfants, il mangeait de la viande quand il le désirait. Mais les moutons sont comme les chamelles, ils ne mangent pas les pierres ! Libâh dut se résoudre à aller faire paître son troupeau au loin, là où il restait, peut-être, un peu de verdure. Il appela tous ceux de la brousse et leur dit :

— Il faut que deux d'entre vous aillent faire paître mes moutons là où ils pourront se rassasier.

La petite antilope dik-dik regarda Bakahélé le lièvre, qui regarda Ouraba l'hyène au cul bas, qui regarda Dayo le chacal, qui regarda la belle autruche, qui du haut de ses grandes pattes regarda le singe colobe qui était bien sûr moitié noir et moitié blanc. Il faisait sans doute trop chaud... personne ne fut volontaire. Le lion désigna Dayo le chacal et Ouraba l'hyène. Il leur dit :

— Allez, et revenez avec toutes mes bêtes. N'oubliez pas que le troupeau est la seule vraie richesse !

Ils partirent. Ils guidèrent les moutons vers les montagnes. Ils savaient que là-haut il faisait plus frais et que l'herbe, les hommes, les animaux y respiraient mieux. Ils trouvèrent de l'herbe et regardèrent le troupeau se régaler.

Vers midi, Dayo dit :

— J'ai faim et un peu de viande me calmerait.

— Moi aussi, j'ai faim, répondit en écho Ouraba.

— Et si on tuait un mouton ? On le mangerait et personne n'en saurait rien.

— Oui, personne n'en saurait rien...

Ils tuèrent un mouton et firent un véritable festin. Après cela, ils dormirent un peu à l'ombre d'un épineux. Quand ils se réveillèrent,

Dayo parla le premier :

— Nous avons bien mangé, mais nous avons des restes de viande entre les dents. Si nous ouvrons la bouche devant le lion, il verra cela et comprendra. Ouraba, sois gentille, prends un adaï et retire-moi les petits morceaux qui sont coincés. Fais-le et moi, ensuite, je te le ferai.

Ouraba le fit : elle nettoya très bien les dents de Dayo le chacal.

— Merci. Laisse-toi faire, montre tes dents, je vais à mon tour te nettoyer comme il faut.

L'hyène se laissa faire et elle ouvrit la bouche. Le chacal lui demanda :

— Ouraba, pourrais-tu fermer les yeux ?

— Mais pourquoi ?

— Tu as du sang rouge dans le blanc des yeux et tu me fais peur !

Elle ferma les yeux et le chacal, au lieu de lui enlever les petits morceaux de viande restés entre ses dents, ajouta les morceaux qu'elle lui avait retirés.

Juste avant la nuit, ils étaient de retour près de Libâh et ils rentrèrent les bêtes dans l'enclos. Le lion demanda à la petite antilope dik-dik :

— Compte mes moutons, que je sois certain qu'ils sont tous revenus.

Elle compta et recompta : il en manquait un. Le lion fit venir le chacal et l'hyène. Il leur demanda :

— Où est celui qui me manque ?

— Il a été mangé, répondit le chacal.

— Mangé ! Qui l'a mangé ?

— Celle qui l'a mangé a encore des morceaux de viande entre les dents. Regarde, Libâh, moi j'ai les dents propres.

Ouraba ouvrit la bouche pour tenter de se défendre avec quelques mots. Mais sa bouche ouverte fit d'elle la coupable ! Libâh vit bien tous les déchets coincés entre ses dents. Il la tua d'un seul coup de patte.

Le lendemain de ce jour-là, ce fut à la petite dik-dik d'accompagner le chacal. Le lion leur donna pour mission d'aller au loin repérer un ou deux bons pâturages.

Ils partirent, mais prévoyants, ils remplirent une grandealebasse d'eau, pour se désaltérer. Ils marchèrent sans compter leurs pas et traversèrent assez vite une sorte de désert de pierres. Enfin, ils aperçurent au loin quelques petits arbres. Ils se retrouvèrent sur une petite herbe qui les protégea du coupant des pierres. Le chacal proposa à la petite dik-dik :

— Si tu vas d'un côté et moi de l'autre, nous aurons deux chances au lieu d'une de découvrir un bon pâturage.

— C'est vrai, va par ici, je vais par là...

— C'est bien, faisons ainsi, et accroche notrealebasse d'eau aux

branches de ce dragonnier. Au retour, nous aurons certainement soif.

La dik-dik partit en courant plus vite qu'un oryx. Le chacal, lui, ne fit qu'un petit tour et revint siester sous l'arbre. Avant de ronfler, il but toute l'eau de la calebasse.

Le chacal venait tout juste de se réveiller quand la dik-dik fut de retour. Elle était épuisée et mourait de soif.

— De l'eau, de l'eau... mes pattes ne me portent plus !

— Il ne reste plus une goutte. Tu as trop tardé, j'ai tout bu.

— De l'eau, de l'eau...

Ce furent ses derniers mots. Elle mourut là, complètement desséchée.

Il était tard déjà quand le chacal revint vers Libâh qui attendait avec les autres.

— Mais, Dayo, tu es seul ?

— Hélas oui ! La dik-dik s'est enfuie après avoir bu toute notre eau. Elle doit être très loin à présent.

Le lendemain comme toujours le soleil se leva et comme toujours il fallait faire manger les moutons. Libâh désigna encore le chacal et il demanda au lièvre de l'accompagner.

Tout se passa bien. Ils allèrent vers les pâturages de la montagne et le chacal put dormir un peu à l'ombre. Il fut réveillé par le lièvre qui n'osait pas séparer deux moutons qui se battaient, tête en avant. Ils se cognaient plus que des béliers qui veulent boire du sang !

— Laisse, si l'un tue l'autre, ça ne sera pas notre faute et nous ramènerons le mort.

Leur combat cessa. Aucun ne s'étant montré plus fort ou plus malin, ils repartirent goûter l'herbe. Le chacal appela le lièvre.

— Veux-tu jouer ?

— Oui...

— Faisons comme ces moutons, et toi qui es si adroit, avec ta tête aux longues oreilles, frappe-moi. Je m'appuie sur ce rocher. Frappe, avec ta tête, tu ne pourras pas me faire mal, même si tu frappes fort.

Le lièvre trouva qu'il s'agissait d'un jeu bizarre, mais il joua. Le chacal s'appuya au rocher. Le lièvre prit son élan et fonça, tête en avant. Au dernier moment, le chacal fit un écart et le lièvre s'écrasa sur le rocher !

Mort !

Le soir, Libâh s'étonna et interrogea Dayo :

— Où est Bakahélé ?

— Il est avec son cadavre : il est mort. Il a perdu la tête en regardant deux moutons s'affronter. Alors, je l'ai vu foncer contre un rocher et se faire mourir. Celui qui le veut peut aller voir son cadavre.

Le lendemain, Libâh, qui n'avait plus beaucoup de choix, demanda au singe noir et blanc d'accompagner le chacal pour faire paître les

moutons. Il y alla.

Le chacal proposa de monter dans la montagne qu'il connaissait si bien. Le singe accepta. Ils laissèrent les moutons sur un vaste plateau et eux, ils s'installèrent sur une sorte de sommet.

— Ainsi, nous les verrons mieux de là-haut.

Sans se parler, ils surveillèrent les moutons.

C'est au début de l'après-midi que le chacal dit :

— Je voudrais bien savoir si un singe aussi élastique que toi, qui saute sans cesse à droite et à gauche, saurait sauter comme moi, de ce sommet jusqu'aux pierres qui sont en dessous.

Le singe tourna la tête vers le chacal et le regarda, aussi dédaigneux qu'un babouin de l'Awash. Lui qui voltigeait de pierre en pierre ou de branche en branche, sautait n'importe où mieux que le plus téméraire des chacals, certainement.

Sans laisser le temps au chacal d'essayer le premier, il sauta.

Il sauta et arriva ce qui devait arriver : il se brisa le cou et les deux pattes, puis roula au bord d'une source d'eau chaude qui sortait de la montagne.

Ce soir-là, quand le chacal rentra seul avec les moutons, Libâh s'étonna encore :

— Mais, Dayo, où est le colobe noir et blanc ?

— Ce fou a sauté de la montagne et s'est brisé le corps. Il est mort.

Il ne restait plus que l'autruche et le chacal au service de Libâh. Le lendemain, bien sûr, c'est l'autruche qui fut désignée et, comme les autres l'avaient fait, elle accompagna le chacal.

— Allons les faire brouter dans la montagne. Là-bas, tu pourras monter sur un sommet et du haut de tes grandes pattes, tu découvriras peut-être un nouveau pâturage bien vert.

Ils y allèrent et leur journée se passa bien.

Comme l'avait envisagé le chacal, l'autruche découvrit un nouveau pâturage pour les jours suivants. C'est en rentrant, un peu avant la nuit, que le chacal proposa :

— Puisque nous passons près de ces acacias qui ont de la gomme, nous pourrions peut-être en sucer un peu.

L'autruche, gourmande, accepta avec empressement. Voyant cela, le chacal lui proposa :

— Quand tu en auras sucé un morceau, jouons un peu !

— Quel jeu ?

Le chacal fit deux grosses boules de gomme et s'expliqua :

— Tu prends celle-ci, je prends celle-là. Chacun de nous serre très fort la boule entre ses dents, sans la sucer, jusqu'au moment où les moutons seront rentrés dans l'enclos. Si l'un de nous déguste la gomme avant, il aura perdu.

— Jouons !

L'autruche serra la boule fort, très fort, et marcha jusqu'au campement. Le chacal, peu soucieux de respecter la règle qu'il avait inventée, suça sa part bien sucrée.

Dès que les moutons furent rentrés, Libâh demanda :

— J'espère qu'il ne m'en manque aucun.

Ni le chacal ni l'autruche ne répondirent. Il reposa sa question :

— J'espère qu'il ne m'en manque aucun ?

Le chacal, qui avait écouté tête baissée, regarda Libâh dans les yeux, prit un air triste et mentit :

— Je crois qu'il en manque un... Je crois que l'autruche avait trop faim.

Libâh se tourna vers l'autruche et lui ordonna :

— Explique-toi !

Elle voulut ouvrir la bouche pour dire que tous les moutons étaient là, qu'elle n'en avait mangé aucun, mais la gomme qu'elle avait tant serrée lui collait les mâchoires et elle put seulement entrouvrir les lèvres pour dire :

— Mmm... Mmm...

Libâh s'énerva et rugit :

— Quoi ? Que me dis-tu ?

Elle essaya encore de parler mais ne put faire entendre que :

— Mmm...

Très en colère, Libâh lança sa patte et tua tout net l'autruche, du premier coup. Il cria :

— Stupide autruche, voleuse et gourmande qui ne pense qu'à bien se nourrir et à être belle !

C'était fait. Dayo le chacal restait seul avec Libâh le lion. Il lui suffisait de se débarrasser du lion pour être le maître du troupeau. Il avait son idée...

Une nuit noire, alors que Libâh dormait sans rêver, après avoir dégusté un bel agneau avec une bonne sauce et quelques khamirs, Dayo arriva. Il ne fit pas plus de bruit qu'un loup d'Abyssinie. Il avait son sifraar à la main. D'un seul grand coup, il le plongea dans le cœur de Libâh et partit en courant.

Il ne dormit pas du reste de la nuit, se demandant si le lion était vraiment mort. C'est seulement quand le soleil fut très haut dans le ciel qu'il osa s'approcher pour constater que le lion, depuis longtemps, n'avait plus le moindre souffle de vie.

C'était fait : Dayo était le maître du troupeau.

Pendant une saison Dayo vécut très heureux. Il s'était épris d'une jeune et très belle chamelle avec laquelle il aimait jouer à toutes sortes de jeux. Mais un jour, les hommes, qui s'étaient aperçus que Libâh n'était plus là, osèrent s'approcher et ils volèrent tous les moutons. Ils ne laissèrent derrière eux qu'un pauvre âne qui avait déjà beaucoup

vécu et trop travaillé.

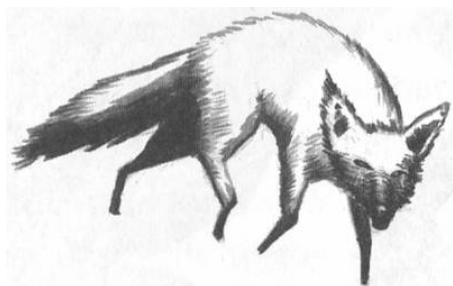
Dayo se mit en colère et tourna en rond, réfléchissant à la meilleure manière de se venger et de récupérer ses bêtes. Il eut une ou deux idées...

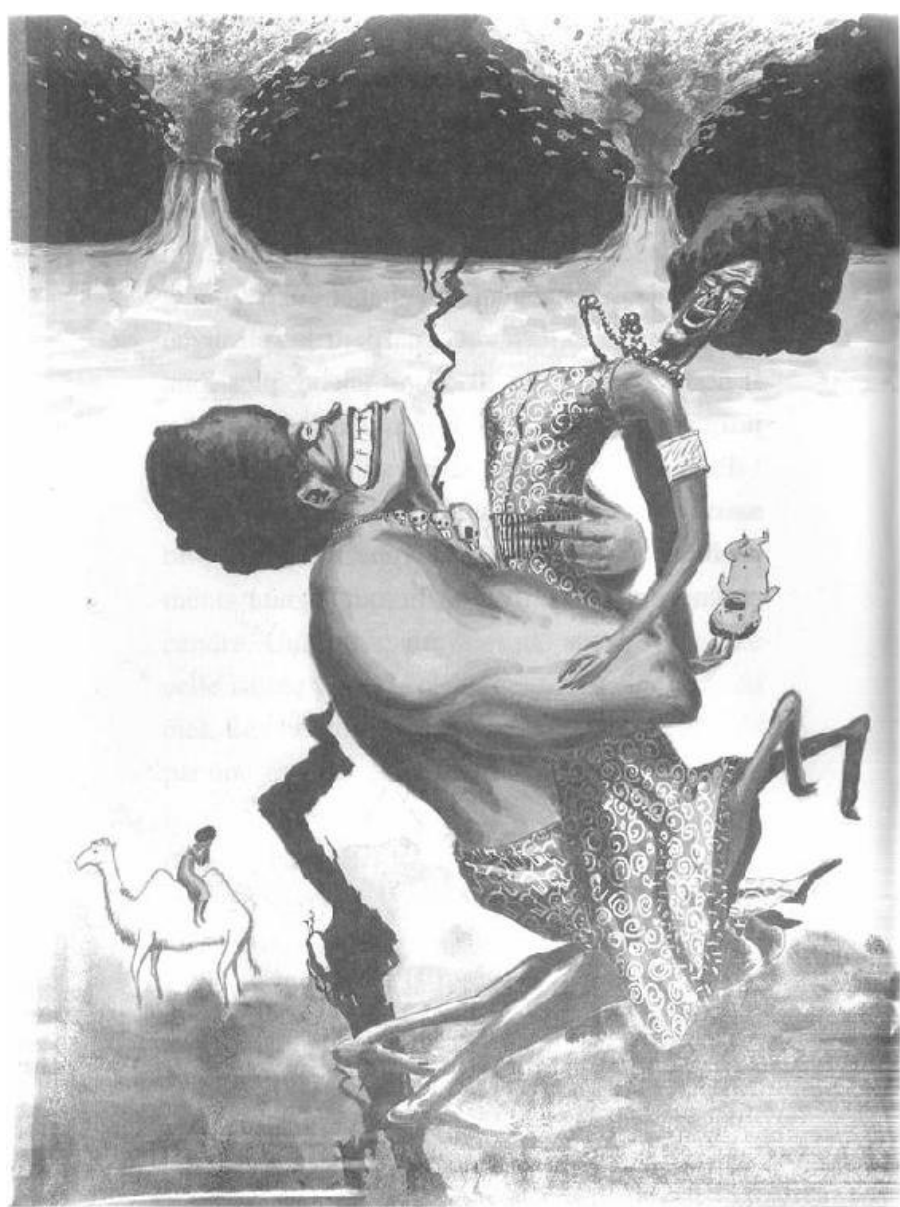
Il fit brûler du vieux bois et récupéra quatre grands sacs de cendre. Il chargea les sacs sur l'âne et partit seul vers le campement des hommes, là où ils avaient aménagé un enclos pour les bêtes. Il y arriva en fin d'après-midi, le soleil derrière lui. De loin, il commença à crier : « Attaquez-les ! Vite, attaquez-les ! » Puis, alors que son âne brayait comme un fou, il poussa des hennissements tout en tapant mille fois sur ses sacs de cendre. Une poussière presque aussi dense que celle lancée par un volcan qui se réveille vola au ciel. Les hommes crurent qu'ils étaient attaqués par une armée et ils se sauvèrent au plus vite, avec leurs femmes et leurs enfants. Ils ne prirent pas le temps d'emmener leurs bêtes. Ils craignaient trop les djenouns ou les guerriers si nombreux qui faisaient irruption.

Dayo récupéra ses bêtes. Il revint tranquillement avec elles et son vieil âne. Il prenait son temps, laissant les moutons boire et manger autant qu'ils le voulaient. Quand il arriva chez lui, sa jeune et belle chamelle avait disparu sans laisser de trace. Il ne le savait pas, mais elle avait suivi un jeune chamelon qui était en fuite.

Il courut dans la montagne pour la retrouver. Il ne la retrouva pas. Il courut encore plus loin, jusqu'au lac de sel, il ne la retrouva pas.

Peut-être court-il encore aujourd'hui, sans savoir qu'elle sera toujours ailleurs ! Oui, il est probable qu'il court et cherche, lui qui a tout perdu alors qu'il croyait avoir tout gagné !





*Légende pour révéler depuis quand
et pourquoi dérive le continent africain.*

XIII

LA REINE NOIRE SUR LA CHAMELLE BLANCHE

DANS CE PAYS-LÀ, qui se trouvait loin là-bas, derrière les oueds aux jujubiers, un vieux roi arrivait au bout de son âge. Il avait pour fils Samatar. Celui-là était beau, grand, fort et il ne faisait que le bien.

— Samatar, mon fils, tu n'es pas encore marié et je suis déjà très vieux. Accepte que je t'achète une femme. Je mourrai en paix si je te sais marié et si ton épouse te donne au moins un enfant.

Samatar accepta l'offre de son père.

— Je veux choisir celle que tu m'achèteras, mais où aller pour la trouver ?

Le vieux roi lui indiqua un royaume voisin où la fille d'un roi était paraît-il très belle. Il précisa à son fils :

— On m'a dit qu'elle avait un long cou, que son corps était flexible comme une tige de sorgho, qu'elle était parfaitement noire mais que ses cheveux étaient lisses.

— Connais-tu son nom ?

— Madina.

Dès le lendemain, Samatar fit préparer ses chameaux et le jour même il partit en caravane vers le royaume voisin. Quelques jours plus tard, quand il y arriva, il se rendit dans les jardins où la fille du roi avait l'habitude de se promener. Il la découvrit marchant dans un parfum de roses carminées. Il s'approcha d'elle et la trouva aussi belle que l'avait dit son père. Elle était noire autant que la pierre de la Kaaba et ses cheveux longs, bien lisses, s'achevaient par de fines tresses. Il remarqua qu'elle était de ces filles dont les mains et les pieds sont colorés de henné.

Le jour suivant, il rendit une visite de courtoisie au roi et lui demanda la main de sa fille, qui était là, assise à sa droite.

Le roi regarda sa fille et comprit qu'elle était heureuse d'être

convoitée par un si beau jeune homme. Il accepta la demande, mais à une condition : lui qui était presque aussi vieux que le père de Samatar voulait que sa seule fille reste encore un peu vivre près de lui. Samatar le rassura :

— Je resterai ici vivre avec elle. Je veux seulement pouvoir rentrer chez moi quand je devrai succéder à mon père.

Il épousa la princesse.

Il assista son beau-père dans la conduite des affaires.

Samatar et Madina s'aimèrent, beaucoup !

Chaque jour, ils étaient un peu plus affamés l'un de l'autre.

Chaque nuit, ils avaient tant de mots et de gestes à s'offrir qu'ils en oubliaient de dormir.

Bientôt, ils eurent un enfant : une fille. Ils l'appelèrent Xaloo. Elle était aussi noire et aussi belle que sa mère. Quand Xaloo eut un peu plus d'un an, Samatar apprit la mort de son père. Il devait rentrer et diriger son royaume. Il fit préparer cent chameaux et quelques ânes de bât.

Le lendemain très tôt, Madina dit au revoir au jardin de son enfance. Elle laissa son père la serrer très fort et, avec son bébé fille, elle suivit son mari.

Un soir, alors qu'ils voyageaient depuis quatre jours, ils s'arrêtèrent pour dresser leur campement au milieu d'un espace de pierres, à peine embelli de quelques acacias. Tous les hommes de la caravane, avec Samatar à leur tête, allèrent faire leurs ablutions dans une source d'eau chaude, avant de courber leur dernière prière du jour.

Madina resta seule, avec Xaloo dans les bras. C'est alors qu'elle aperçut une chamelle qui marchait vers elle, une chamelle aussi blanche que du sel, qui s'approchait ! Elle était montée par une vieille femme, laide, repoussante, une femme aux oreilles pendantes dont le visage semblait avoir été brûlé avec le feu d'un volcan.

Madina eut si peur qu'elle ne réussit pas à crier pour appeler du secours. Sans doute avait-elle reconnu Bouti, puisque c'était elle ! L'ogresse aux oreilles pendantes fit s'agenouiller sa chamelle et en descendit. Ensuite, elle se pencha vers Madina et lui arracha son enfant ! Après cela, elle dépouilla Madina de ses vêtements et la poussa vers la chamelle à laquelle elle parla dans une langue inconnue et... la chamelle partit, portant Madina vers un ailleurs mystérieux.

Avant même que Madina eût disparu à l'horizon, la vieille enfila ses vêtements et devint Madina elle-même. Oui, ainsi habillée avec les jupons brodés de Madina et sa dirix et son malxamed, elle avait pris bonne figure et bonne tournure : elle était devenue exactement son double !

Xaloo, dans les bras de cette femme qui était identique à sa mère, se mit à pleurer. Elle pleurait encore plus fort quand Samatar revint,

portant un vase rempli d'eau pour sa Madina.

La nouvelle Madina lui reprocha :

— Tu m'as laissée seule au milieu des bêtes et la nuit est arrivée sur moi ! Personne n'était là pour veiller sur ma personne et sur mon enfant. Xaloo a eu peur certainement... elle pleure et ne veut pas cesser.

C'était la première fois que Samatar voyait sa femme en colère. Il fut très attristé. Il l'excusa. C'est vrai qu'il avait tardé avec les autres. La source d'eau chaude où ils étaient allés avait été trop accueillante.

Le lendemain et le jour suivant, ils continuèrent leur voyage et, enfin, ils arrivèrent là-bas, derrière les oueds asséchés ornés de grands jujubiers. Samatar fut heureux de retrouver son pays, même si son père n'était plus là pour les serrer, lui et son épouse.

Le deuil s'acheva avec son retour et il fut couronné.

Il était le nouveau roi et son épouse Madina, la nouvelle reine. Il aurait voulu être heureux, mais Xaloo leur fille ne cessait jamais de pleurer quand elle était dans les bras de sa mère ! Pour qu'elle ne grandisse pas au pays des larmes, Samatar prit à leur service une jeune femme qui eut pour mission d'élever leur fille. Alors, ce fut comme si le Dieu très-haut avait voulu celle-là exactement pour Xaloo : dès qu'elle était dans les bras ou sur les genoux de la jeune Sabah, Xaloo cessait de pleurer et se portait bien.

Samatar, qui avait tout pour être le plus heureux des rois, se rendait bien compte que le voyage avait affecté le caractère de Madina. Il ne la reconnaissait plus. Elle était devenue vindicative, capricieuse, méchante même !

Les serviteurs qui l'avaient entourée depuis son enfance étaient bien tristes de cette métamorphose.

À la cour de Samatar, il y avait deux jeunes guerriers qui chaque après-midi restaient enfermés dans une chambre pour brouter un peu de khat et ainsi mieux rêver leur vie. Cette chambre n'était séparée de la chambre de la reine que par un mur de pierres noires et une lourde porte, toujours fermée. Souvent, ils entendaient la reine qui parlait dans sa chambre, mais ils n'y prêtaient aucune attention. Ce jour-là, alors qu'ils allaient commencer à brouter, ils l'entendirent presque crier : « Je suis Bouti la reine des sorcières, la reine des reines des sorcières, je suis sorcière de toute ma chair et de tous mes os ! »

Curieux, ils mirent tour à tour leur œil devant le trou de la serrure de la lourde porte. Là, surprise : ils virent la reine, si belle, se transformer petit à petit et devenir si laide qu'ils crurent que l'on avait brûlé sa peau. En un instant, elle sembla, en plus, avoir vieilli de cent ans ! Ce ne fut pas tout. Le spectacle continua et le plancher de sa chambre se souleva pour laisser apparaître un monstre géant qui avait la gueule ouverte et les oreilles pendantes. Il ressemblait à un homme

hideux et disproportionné. Mais comment croire qu'il pouvait être un homme, même un peu ? Le monstre prit la reine devenue laide et vieille dans ses bras, et lui dit :

— Ma chère sœur, mangeons !

Il ouvrit un sac cousu dans le cuir d'une dizaine de chamelles au moins et en sortit des quartiers de viande bien saignante. Ils dévorèrent, prenant la viande à pleines mains et, il faut bien le dire, à pleine gueule tant ils ressemblaient à des démons !

Le monstre demanda :

— Quand mangerons-nous la petite reine ?

— Xaloo est trop jeune, il faut qu'elle engraisse. Nous la dégusterons comme prévu, quand elle aura cinq ans.

Quand ils eurent tout mangé, ils essuyèrent leurs mains dans leurs cheveux touffus et le monstre se contenta de prendre congé en disant :

— À demain, ma chère sœur.

Après cela, la reine reprit peu à peu sa « vraie » tournure et toutes ses beautés lui revinrent. Les deux guerriers se regardèrent, ébahis qu'ils étaient.

— Voilà pourquoi la reine mange si peu à la table du roi !

— Oui, elle se goinfre avec ce monstre... C'est une sorcière !

Ils hésitèrent un peu. Devaient-ils aller voir le roi et l'informer ? Ils avaient peur. Qui pourrait les croire ? Qui accepterait de les entendre s'ils disaient que la si belle reine n'était que Bouti et que sa beauté cachait une sorcière monstrueuse et laide ?

Pendant ce temps, le roi, chaque jour un peu plus triste, administrait son royaume, mais Xaloo grandissait bien. La jeune Sabah s'occupait d'elle le jour et la nuit, et tous la regardaient s'éveiller, la trouvant aussi belle et aussi noire que sa mère.

Une nuit, tandis que Xaloo balbutiait quelques mots dans les bras de Sabah avant de s'endormir, la porte de leur chambre pourtant bien fermée s'ouvrit ! Alors, à la lueur des lampes à huile, elles virent apparaître une jeune et belle femme, légèrement voilée, toute de rouge vêtue. Mais cette femme si fine, qui était là pieds et mains nus, maquillés de khôl, avait une lourde chaîne qui la retenait prisonnière par la cheville.

Elle s'avança de quelques pas dans la chambre et Sabah assista à un incroyable spectacle : Xaloo fut comme aimantée par cette femme et lui sauta dans les bras. Elles se serrèrent et s'embrassèrent. Puis la femme rendit l'enfant à Sabah et disparut par où elle était venue.

Était-ce une illusion ? Pas un mot n'avait été prononcé.

Sabah s'endormit avec Xaloo dans les bras. Au matin, elle crut avoir fait un très mauvais rêve...

... Pourtant, la même scène se reproduisit la nuit suivante, presque à l'identique. Presque seulement, puisque au moment de partir la femme

qui venait de remettre Xaloo dans les bras de Sabah dit :

— Un soir plus un soir, cela fait deux. Il ne m'en reste plus qu'un.

Sabah ne dormit pas cette nuit-là. Elle réfléchit en regardant Xaloo. Elle avait mieux vu la femme, la chambre étant mieux éclairée, et elle lui trouvait une grande ressemblance avec la reine. Elle décida de tout raconter au roi, jugeant préférable de passer pour une folle plutôt que de mettre Xaloo en danger.

Samatar fit répéter à Sabah plusieurs fois son récit. Avec elle, il répéta la phrase si énigmatique qu'avait prononcée la visiteuse : *Un soir plus un soir, cela fait deux. Il ne m'en reste plus qu'un.*

— Cela veut sans doute dire qu'elle reviendra cette nuit pour la dernière fois.

Sabah approuva. Elle pensait la même chose.

Le soir, alors que dans la chambre Sabah tentait d'endormir Xaloo en lui racontant une douce histoire, Samatar était près d'elle, assis sur une peau. Il avait son sabre à la main, un sabre lourd dont la lame aurait pu fendre un rocher sans s'ébrécher. Sabah n'avait pas fini de raconter son histoire que la porte, pourtant fermée à clé, s'ouvrit mystérieusement et que la visiteuse des deux soirs précédents entra. Elle était toujours légèrement voilée, toujours vêtue de rouge et avait toujours sa lourde chaîne à la cheville.

Dès qu'il la vit, Samatar reconnut sa Madina ! Il se leva et avec la plus grande des forces il abattit son sabre sur la chaîne pour libérer sa reine. Non seulement la chaîne fut rompue, mais le coup porté était si violent que le plancher de la chambre s'écroula... et que sous lui la terre fut coupée : ouverte, blessée à tout jamais.

Dans tout le palais et même dans tout le royaume, on entendit le cœur de la terre gronder et trembler. Des volcans s'allumèrent et leurs feux embrasèrent la nuit !

Le roi et la vraie reine se serrèrent et se parlèrent. Madina raconta comment la sorcière si laide l'avait chassée et avait volé ses vêtements et son enfant ; comment elle avait parlé à la chamelle pour que Madina disparaisse dans le pays troglodyte du monstre aux oreilles pendantes, comme Bouti.

Elle raconta encore, tout en berçant sa fille, que le monstre voulait l'épouser. Un jour, à bout de forces et de chagrin, elle lui avait laissé entendre qu'elle accepterait le mariage s'il la laissait aller trois soirs de suite voir sa fille. Il avait accepté, mais pour être sûr qu'elle ne s'échappe pas, il l'avait laissée sortir enchaînée.

Le royaume de Samatar avait retrouvé sa vraie reine. La fausse Madina fut arrêtée et lapidée. Les pierres qu'on lui jeta tombèrent avec elle dans la fracture de la terre faite par le sabre de Samatar. On l'a dit morte à tout jamais, mais certains jurent l'avoir vue, il y a peu...

Son frère aux oreilles pendantes était déjà mort, brûlé par le feu d'un volcan qui s'était allumé.

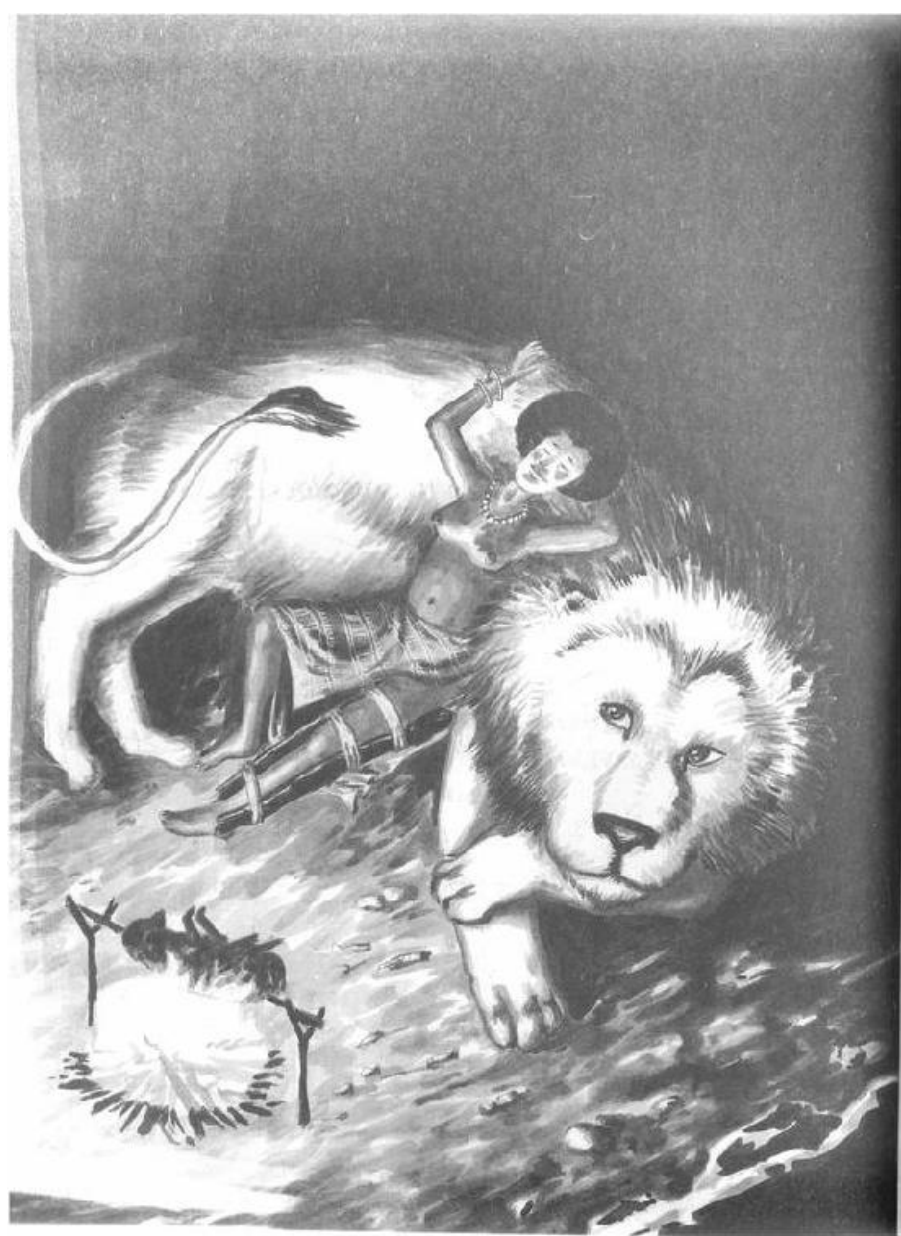
Celui qui a des yeux pour voir peut aujourd'hui regarder la fracture faite par le sabre de Samatar. C'est ce sabre qui a tracé le rift qui va de Djibouti à la côte du Mozambique, en passant par l'Éthiopie et bien d'autres pays. C'est cette fracture qui est la source de la dérive du continent noir d'Afrique.



**CONTES CONTÉS PAR CEUX QUI PRÉFÈRENT
AVOIR DU BÉTAIL ET DES MOUCHES
QUE PAS DE BÉTAIL ET PAS DE MOUCHES**

**CONTES COLPORTÉS PAR CEUX
QUI CUEILLENTE LE SEL DES LACS
ET PARTENT EN CARAVANE**

**CONTES CONFIÉS PAR CELLES
QUI SAVENT QUE LE LAIT DES CHAMELLES
NE SE BARATTE PAS**



XIV

AYAN ET LIBÂH

ON RACONTE qu'en saison des pluies on peut gaspiller le lait. On raconte qu'en saison sèche il faut sans cesse changer de pâturage. Ayan, comme d'autres femmes, avait suivi quelques hommes de son clan. Avec le troupeau ils étaient partis chercher un peu d'herbe, laissant derrière eux les autres de la tribu.

Un soir, alors que les bêtes avaient bien mangé, que les hommes avaient vérifié la clôture d'épines et que les femmes portaient de l'eau à tous, on entendit un coup de feu. On entendit au même moment un cri de femme : Ayan, elle qui était la chance même, venait de tomber à terre, la jambe brisée !

Avant de s'occuper de leur sœur blessée, plusieurs hommes sautèrent par-dessus la barrière d'épines et coururent pour se battre et tuer celui qui avait tiré. Ils trouvèrent quelques traces qui montraient bien que celui qui leur voulait du mal était chaussé des semelles de vent de leurs ennemis, voleurs de points d'eau...

Avec de l'écorce de jujubier, on arrêta le sang qui coulait de la blessure d'Ayan et on fixa une branche contre sa jambe.

Les hommes décidèrent de partir dès l'aube du lendemain. Ils n'étaient pas assez nombreux pour affronter les autres. Mieux valait rejoindre le gros de la tribu que de se mettre chaque jour en danger.

À l'aube, bien sûr, Ayan n'était pas guérie. Ils choisirent de la laisser sur place pendant quelques jours. Ils promirent de revenir la chercher et de la venger, avec d'autres guerriers.

Ils l'installèrent.

— Ayan, ça ira ?

— Ça ira. J'ai assez de viande bien cuite pour me nourrir. Je peux sans souffrir tirer un peu d'eau du puits pour calmer ma soif. J'ai aussi un bon couteau pour me défendre et de quoi faire du feu. Ni un homme ni une bête ne m'approchera.

Elle resta là, mi-allongée près du puits, à l'ombre épaisse des branches d'un bel acacia. Avant de la quitter, les hommes avaient pris soin de la protéger d'une barrière d'épines.

Le temps passa et Ayan qui souffrait, brûlante de fièvre, réussit quand même à mouiller son corps avec de l'eau fraîche et à boire un peu. Quand ce fut le milieu de sa première nuit, seule sous l'arbre, elle

entendit un rugissement terrible ! Elle n'eut aucun doute, elle venait de reconnaître Libâh le lion.

Avant même que son corps n'ajoute des tremblements de peur à ses fièvres, Libâh sauta par-dessus les épines et apparut à la lumière de la lune. Ayan attrapa un morceau de viande cuite et le lui lança. Il l'avalait. Elle lui lança un autre morceau, un autre et un autre et un autre : le lion se rassasia. Il s'approcha alors d'Ayan qui ferma les yeux, certaine d'être dévorée. Mais le lion se contenta de boire l'eau qu'elle avait puisée. Il s'allongea devant Ayan et l'observa, tremblante sous la lune. C'est seulement au matin, avant la grande chaleur, qu'il sauta la barrière d'épines et disparut.

Ayan respira mieux, mais elle souffrait toujours et avait toujours de la fièvre.

Dès que la nuit fut là, le lion revint. Ayan lui lança le dernier morceau de viande et lui dit :

— Libâh, le panier est vide, c'est tout...

Il mangea, se désaltéra et s'en alla.

Quand arriva une nouvelle nuit, Ayan était toujours seule, aucun des guerriers de son clan n'était revenu pour la chercher. Elle s'endormit malgré sa souffrance. Elle n'eut pas le temps de rêver. Elle entendit rugir et se réveilla. La lune qui éclairait un peu plus lui fit voir un étrange spectacle : le lion était là, avec une dik-dik qu'il venait d'égorger.

Après un bref instant, le lion posa la dik-dik près d'Ayan et la regarda. Elle comprit. Elle se traîna un peu, prit du bois et alluma un feu. Avec son couteau, elle prépara la dik-dik et la fit rôtir. Elle la donna au lion qui mangea, mais il lui en laissa un morceau...

La nuit suivante, le lion revint avec une chèvre et l'autre nuit avec un mouton. Ayan, qui savait quoi faire, dépouillait la bête, la rôtissait et la donnait à manger. Le lion prenait soin de lui en laisser chaque fois une bonne part.

Du temps avait passé, et aucun des guerriers de sa tribu ne s'était montré. Ayan allait un peu mieux. Les trous par lesquels était entrée et sortie la balle qui l'avait blessée étaient cicatrisés et son os brisé se recollait un peu. Elle réussit à bouger. Elle dit tout haut :

— Libâh, la nourriture fraîche que tu m'offres me donne des forces, merci.

Le temps passa encore et presque chaque nuit, le lion se présentait avec une nouvelle bête qu'il avait égorgée et il partageait son repas avec Ayan.

Enfin, un jour, les guerriers de la tribu d'Ayan arrivèrent. Ils s'étaient beaucoup battus contre leurs ennemis pour revenir et eux aussi avaient compté les jours et les nuits, comme Ayan. Ils étaient certains de trouver leur sœur morte et ils étaient tristes.

— Ayan, mais tu es vivante encore !

— Ayan, d'où te vienne cette viande fraîche et ce rôti tout chaud ?

Elle répondit simplement :

— C'est le Dieu très-haut qui m'a nourrie. C'est lui qui m'a fait bien vivre les jours et les nuits.

Ils se regardèrent et levèrent les yeux au ciel pour remercier. Ils demandèrent :

— Peux-tu marcher ? Faut-il que nous allions te chercher un chameau ?

Elle leur dit :

— Demain je pourrai marcher, un peu seulement. Il serait bien que vous alliez me chercher un chameau. Un soir de plus, je peux rester seule ici. Seule.

Les guerriers ne comprenaient rien aux manières de leur sœur, mais ils acceptèrent de la laisser seule encore une nuit et d'aller chercher un chameau.

Comme il en avait l'habitude, le lion arriva avec une proie. Cette fois, il avait égorgé un bon gros mouton. Ayan fit du feu, prépara la viande et la fit rôtir. Ils mangèrent ensemble d'un bon appétit. À la fin du repas, Ayan enfouit son visage dans la crinière du lion, puis elle le caressa. Elle lui dit :

— Libâh, merci. Tu as été mon protecteur, mon sauveur, alors que j'étais abandonnée. Je pars, mais je ne t'oublierai jamais.

Libâh ouvrit la gueule et lécha la main d'Ayan. Il partit... un peu plus loin. Le lendemain, les guerriers ramenèrent un chameau. Ils remarquèrent beaucoup de traces sur le sol, mais ne posèrent aucune question. Ils firent monter Ayan qui aurait pu marcher un peu. De loin, le lion assista au départ.

Plusieurs années passèrent. Libâh un jour fut trouvé mort. C'est seulement à ce moment-là qu'Ayan, qui s'était mariée, raconta son histoire. Même son mari n'en avait rien su !

Quand un lion fait du bien à une femme, elle ne doit rien raconter, dit-on... même à son mari.

Peut-être est-ce pour cela qu'on ne sait que peu de choses de la bonté des lions... et que l'on continue à craindre tous les enfants de Libâh.





XV

AYYÈLÉ ET SES FRÈRES

IL Y A des familles, comme celle d'Ayyèlé, où l'on ne compte que des garçons.

Ayyèlé avait en effet cinq frères, et pas une seule sœur. Tous ses frères étaient grands, mais lui était resté petit. Ce n'était pas un nain, mais il n'était guère plus haut qu'un mouton ! Heureusement, il avait appris pour se défendre à ruser mieux qu'une douzaine de chacals.

Chacun des frères possédait un zébu et chacun tentait de trouver la meilleure herbe pour son animal. Le zébu d'Ayyèlé profitait mieux que les autres sans doute, puisqu'il était devenu le plus gros et le plus fort. Et pas seulement un peu plus gros et un peu plus fort. Non, il faisait presque le double de n'importe quel autre zébu. Ayyèlé en était fier.

— Si la chance ne tourne pas, nous serons ridicules. Nous sommes les plus grands, et nos bêtes sont plus petites ! dit méchamment Kassahun, l'aîné des frères.

Une nuit, alors qu'Ayyèlé dormait bien, ses quatre frères se levèrent sans faire de bruit et, sous la conduite de l'aîné, ils allèrent tuer le zébu gros grand fort qui dépassait tous les autres. Le lendemain, ils le mangèrent sans en donner un seul morceau à Ayyèlé. Ils se moquèrent même de lui, en criant la bouche pleine :

— Ta bête est peut-être morte à cause des sauterelles !

Ayyèlé les observa en silence un bon moment, puis demanda :

— Est-ce que je peux au moins prendre la peau de mon zébu, en souvenir ?

— C'est ça, prends la peau ! lui répondit Kassahun en riant très fort.

Il prit la peau et s'en alla.

Les autres en étaient encore à se goinfrer sans doute, que lui, Ayyèlé, était déjà loin. Il marchait en souriant, la peau de son zébu bien pliée sous son bras... Alors qu'il avait voyagé presque toute la journée, il aperçut ce qu'il cherchait. Quelques jeunes percnoptères s'étaient posés sur un petit rocher. Pieds nus, sans bruit, Ayyèlé s'approcha. Les oiseaux regardaient la danse d'une centaine de guêpes au-dessus de leurs têtes. Ayyèlé ne vit pas leur nid. Il s'approcha et quand il jugea que sa position était bonne, il déplia sa peau et, d'un geste sûr, la lança sur les oiseaux.

C'est à peine s'il laissa à sa peau le temps de s'envoler et de

retomber : il plongea pour l'accompagner et la serra dans ses bras pour la refermer.

Il avait réussi. Il avait capturé les oiseaux dans sa peau, et peut-être en plus quelques dizaines de guêpes. Il le savait, il avait de quoi épouvanter ses frères en libérant ses prises dans leur case au milieu de la nuit.

D'un bon pas, il revint sur ses pas.

La nuit le surprit alors qu'il était encore loin de son campement. Il décida de se mettre à l'abri des bêtes sauvages et grimpa dans un sycomore pour dormir jusqu'au matin.

Vite, la nuit se fit noire, aussi noire que des grains de café qui viennent de rôtir. Ayyélé, qui avait réussi à s'endormir, fut réveillé par des voix qui parlaient fort au pied de son arbre. Il n'eut pas le temps de savoir s'il s'agissait d'honnêtes commerçants ou de méchants bandits. Tremblant de peur, il lâcha sa peau qui en tombant fit un incroyable bruit ! À moitié libérés, les oiseaux battaient des ailes et les guêpes, profitant de l'aubaine, pour être sûres qu'on les laisse en paix, piquaient tout ce qu'elles rencontraient dans la nuit. Les hommes et leurs mulets et leurs chameaux s'enfuirent en hurlant, certains que des démons les avaient attaqués.

Ayyélé descendit de son arbre. Sa peau était là, à présent aussi morte qu'une pierre. Il s'y assit, un peu triste. Il était seul et tout était à refaire... Quand le jour ouvrit les yeux sur lui et sur le sycomore au pied duquel il était resté, il distingua tout près deux paquets bien enveloppés. Des paquets petits, mais bien lourds. Il les ouvrit, et incroyable ! chaque paquet contenait des pièces : des pièces d'or dans l'un, des pièces d'argent dans l'autre. Il y avait là une fortune. Ayyélé n'eut pas à réfléchir. Ce trésor oublié n'appartenait plus à personne, donc il était à lui. Il plia soigneusement sa peau qu'il cacha sous de vieilles branches et, alourdi par l'or et l'argent, il revint chez lui.

Quand il arriva, ses frères n'étaient pas encore rentrés. Il les attendit, en rêvant à ce qu'il pourrait s'acheter avec sa fortune...

Kassahun marchait en tête, les autres suivaient.

— Tiens, mais c'est notre frère... on dirait qu'il n'a pas grandi depuis hier !

Ils rirent. Kassahun reprit :

— Est-ce qu'il y aura du lait ce soir pour toi ? Je ne sais pas.

Ayyélé laissa ses frères parquer leurs zébus dans l'enclos et allumer les fumoirs pour éloigner les insectes, puis il leur dit :

— Demain, j'irai m'acheter une femme.

— Une femme !

— Oui, demain, j'irai m'acheter une femme. Je choisirai peut-être la

plus belle.

— Tu es trop petit pour t'acheter une femme, et tu ne seras peut-être jamais assez riche pour en avoir une.

Kassahun savait ce qu'il disait, aucun des frères n'étant encore marié.

— Moi, j'ai assez de fortune pour choisir la plus belle, regardez !

Il montra dix pièces d'or et dix pièces d'argent.

— Ce n'est pas tout. J'ai beaucoup plus, mais le reste de ma fortune, je l'ai caché sous une pierre.

— D'où tiens-tu cet argent ?

— Je l'ai gagné en vendant la peau de mon zébu. À la ville, les peaux de zébu manquent. Ils en cherchent à la demande du Négus. Ils paient en or et en argent. Si j'avais été plus habile, j'aurais eu encore plus de pièces.

Les frères d'Ayyélé ne se moquaient plus, ils touchaient les pièces, les respiraient, les faisaient briller dans le reste de lumière du jour.

— Vous devriez égorger vos zébus et aller à la ville dès demain. Il faut profiter du moment.

Ils ne se concertèrent pas plus. Chacun tua son zébu et le dépouilla. Pendant qu'ils en préparaient les peaux, Ayyélé faisait cuire un peu de bonne viande pour lui et les autres.

Ils allèrent à la ville et proposèrent leurs peaux de zébu aux plus offrants, mais on ne leur en offrit presque rien ! Ils comprirent alors qu'Ayyélé les avait trompés. Ils revinrent furieux au campement, mais Ayyélé n'était plus là. Il avait simplement acheté un âne et était parti de son côté.

Après avoir voyagé une journée, Ayyélé s'arrêta. Il déchargea son âne et fit un grand feu. Il mangea d'un côté et son âne de l'autre. Après cela, il alimenta son feu toute la nuit et au matin il recueillit les cendres blanches dans deux grands sacs. Il continua son voyage, ne s'arrêtant que pour acheter un sac de grains de teff.

Le soir suivant, il choisit de faire halte dans la maison d'un homme très riche. Il lui dit :

— Je vais au palais. Je porte de la farine pour le Négus.

Le très riche le reçut dans sa maison. Au petit matin, Ayyélé sortit et répandit toute la cendre de ses deux sacs devant la maison puis il se mit à hurler... Il hurla si fort que tous les habitants arrivèrent. Ils le trouvèrent en pleurs, se lamentant en levant les yeux au ciel.

— Mais que se passe-t-il ? demanda un homme.

— Il se passe que l'homme qui m'a logé, là, a volé la farine que je transportais pour le Négus. Il l'a remplacée par cette cendre blanche que je viens de répandre à mes pieds.

Le riche vint à son tour et prit peur devant la colère de tous les autres. Il dit à Ayyélé :

— Remplis tes sacs d'autant de farine que tu le veux et prends ces pièces d'or ! Mais ne dis rien au Négus...

Ayyélé prit et repartit vers son campement. Quand il y arriva, il s'aperçut que sa case avait été brûlée par ses frères. Il en rit et leur dit :

— Vous auriez vraiment dû garder la cendre ! Moi, j'ai vendu de la cendre là-bas sur la route de l'Est et j'en ai tiré bien du bénéfice.

Il montra ses sacs de farine et les pièces d'or pur. Ses frères enragèrent mais ils firent aussitôt du feu et le lendemain ils partirent pour vendre leur cendre blanche. Ils savaient où aller. Ayyélé leur avait donné toutes les explications en leur précisant ;

— Dites bien que vous venez de ma part !

Quand ils se présentèrent chez le riche, pour vendre de la cendre, en disant qu'ils venaient de la part de celui qui n'était pas plus haut qu'un mouton, ils furent bien reçus... bien reçus à coups de bâton !

C'est presque en courant, fous de rage, qu'ils revinrent vers le campement où Ayyélé était resté, préoccupé de trouver parmi les siens une belle épouse. Quand ils arrivèrent, ils ne laissèrent même pas Ayyélé leur expliquer pourquoi il s'était une nouvelle fois moqué d'eux. Ils l'attrapèrent et l'enfermèrent à l'intérieur d'un qafo. Ils l'emmenèrent pour le jeter au fond d'un précipice. Juste avant de le jeter, ils laissèrent le qafo près du vide. Ils craignaient de s'approcher et de tomber aussi. Ils partirent à la recherche d'une branche fourchue pour le pousser et, de loin, le faire tomber. Alors qu'ils s'étaient éloignés, un homme arriva sur son âne. Ayyélé l'entendit et il se mit à crier :

— Non, je ne veux pas épouser la fille d'Alämu, même si elle est belle et même si son père est le plus riche des commerçants !

Il cria sa phrase plusieurs fois.

L'homme qui était descendu de son âne lui demanda, alors qu'il était toujours enfermé dans le qafo :

— Mais pourquoi ne veux-tu pas l'épouser ?

— Elle est trop riche et trop belle, et elle veut se marier dès demain. Il faut, dit-elle, qu'elle se marie dès demain !

— Mais moi, je la veux bien pour mon fils cette fille, je suis assez riche. Où est-elle ?

— Elle est là, au fond, avec son père !

L'homme ouvrit le qafo. Ayyélé en sortit et invita l'homme à y entrer pour négocier avec le père et la fille. Dès qu'il fut dedans, il l'enferma à son tour et d'un bon coup de pied fit tomber le qafo au fond du précipice.

Il revint chez lui.

Pendant ce temps, ses frères avaient trouvé une bonne branche fourchue. Mais quand ils furent au bord du précipice, il n'y avait plus rien. C'est Kassahun qui repéra le qafo tout en bas, tout au fond. Il dit :

— Le vent l'aura fait rouler, nous voilà débarrassés. De retour à leur campement, ils aperçurent leur petit frère, bien vivant et très entouré !

— Mais tu es encore vivant !

— Oui, et au fond du précipice j'ai trouvé quelques pièces d'or qui y étaient tombées, il y en a d'autres, mais je n'ai pas voulu les ramasser.

— Et pourquoi donc ?

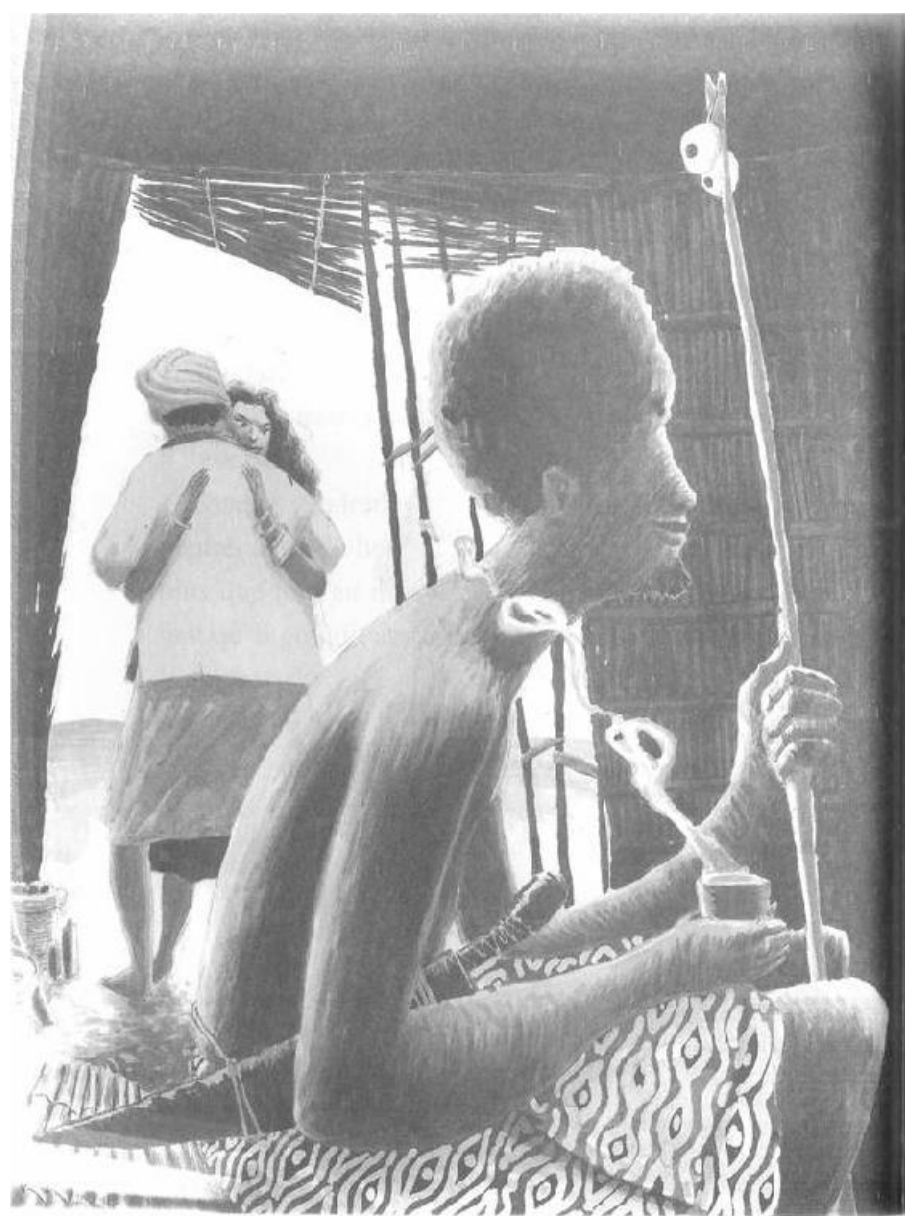
— Je devais revenir vite me trouver une femme.

Il laissa ses frères choisir d'aller voir au fond du précipice ou de rester au campement. Ils allèrent au fond du précipice !

Lui, il se trouva une femme, une belle, parfumée à l'encens.

Chaque vendredi, elle fit écrire Ayyélé sur son ventre, avec du henné. Il comprit qu'elle l'aimait plus que tout au monde. C'était vrai. Elle l'aima tant qu'il grandit assez pour avoir la taille de tous les autres.





XVI

LE MARI

QUI CACHAIT SES YEUX

MAKOURYA était marié avec la belle Arfazé. Il aurait dû savoir que chez les Oromos comme chez les Afars et les Somalis, celui qui est marié avec une jolie femme a droit à bien des tourments !

Makourya était le maître d'un grand troupeau, et il était aussi un grand guerrier, toujours aussi fier qu'une tige de sorgho qui affronte le vent, sans jamais céder. Un jour, il s'aperçut que sa femme, Arfazé, avait un ami qui était vraiment son grand ami... Celui-là, il aurait pu l'affronter tout de suite et le tuer, mais il choisit mieux, ou pire...

Makourya, après avoir passé la journée dans les pâturages, revint un soir en se plaignant des yeux.

— Le ciel est bien heureux de n'avoir qu'un œil qui est toujours vivant, en plein jour, pour tout voir. Moi, j'ai deux yeux et voilà que je ne vois presque plus.

Le lendemain, quand il rentra, il se plaignit encore :

— Ce matin, et cet après-midi, je n'ai pas beaucoup plus vu qu'en pleine nuit !

Le troisième jour quand il rentra, sa main droite tenant la queue d'une vache qui le guidait, il cria à Arfazé :

— Me voici, viens vers moi... et guide-moi, je suis devenu aveugle !

Elle le guida. Il se plaignit un peu et se coucha. Le lendemain, il répéta :

— Je suis aveugle des deux yeux.

Le troupeau fut confié à des parents et lui, Makourya, resta là dans l'enclos, assis devant sa case. Chaque jour, pour passer le temps, il demandait à son épouse de lui donner sa lance et avec une pierre il l'aiguisait, comme il le faisait avant.

La belle Arfazé, elle, n'était pas gênée par la présence de son mari. Un aveugle ne voit rien, chacun le sait ! Elle pouvait recevoir sans bruit son ami... très grand ami, et croire que son mari n'en savait rien.

Un jour, dit-on, alors que le troupeau était depuis longtemps dans les pâturages et que Makourya affilait la lame de sa lance, l'ami d'Arfazé arriva et comme toujours la serra dans ses bras. Avec elle, il eut tous les gestes qu'un mari invente pour sa femme. Makourya, que chacun croyait aveugle, voyait tout. Quand Arfazé s'écarta de son ami,

Makourya lui dit :

— Tiens, prends ma lance, elle est bien tranchante à présent, et remets-la à sa place.

En disant cela, il lança sa lance et d'un seul coup transperça l'ami de sa femme qui mourut sur le coup. Elle se mit à crier et même à pleurer. Il s'étonna :

— Que se passe-t-il ? J'ai cassé quelque chose ? Si j'ai brisé une poterie, il ne faut pas m'en vouloir, cela arrive aux aveugles.

Arfazé respira profondément et bloqua sa respiration. Après cela, elle répondit comme si de rien n'était :

— Ce n'est rien, tu as raison, ce n'est qu'une poterie qui est tombée.

Elle mit de côté le corps mort de son ami et, le soir même, elle l'enterra dans leur case. Makourya ne fut pas très satisfait de cet enterrement. Alors que sa femme venait pour se coucher près de lui après cette terrible journée, il se retourna brusquement, sa lance encore à la main, et lui creva un œil !

Elle cria, de douleur et de détresse. Elle savait qu'avec un œil en moins, elle perdait la moitié de sa beauté au moins...

Il s'excusa, ce n'était qu'une maladresse d'aveugle...

Quelques jours plus tard, la belle Arfazé devenue seulement à moitié belle, et qui ne voyait plus que d'un œil, décida de se venger de Makourya. Elle ne l'avait jamais beaucoup aimé, mais à présent qu'elle ne disposait que d'un seul œil, elle ne voulait plus du tout le voir. « Il ne sera pas plus aveugle quand il sera mort, celui-là », se dit-elle. Elle alla chercher un poison mortel qu'elle mit à chauffer en le mélangeant à l'eau du café. Mais Makourya, qui continuait à bien voir même si pour sa femme il cachait ses yeux, avait tout vu et tout compris. Il profita d'un bref instant pendant lequel Arfazé sortit chercher un bâton de cannelle pour jeter l'eau empoisonnée et la remplacer par de l'eau pure.

Arfazé acheva le café et en proposa une tasse à son mari. Il accepta et s'étonna :

— Tu ne bois pas ?

— Non, pas moi, pas aujourd'hui.

Il but doucement sa tasse. Arfazé resta près de lui, attendant de voir le poison agir et son mari mourir. Mais alors qu'elle croyait qu'il allait pousser des soupirs et se plaindre et crier de douleur même, elle le vit se lever et sourire. Il s'exclama :

— C'est incroyable, voilà que je vois... d'un œil !

— Quoi ?

— C'est vrai, j'ai un œil qui voit et je te vois ! Pour être certain qu'elle le croie, il lui détailla dans le moindre détail l'habit qu'elle portait. Puis il dit :

— Je vais boire une autre tasse. Il est probable qu'une seconde tasse

me fera voir de l'autre œil.

Il but et attendit un bref instant avant de s'écrier :

— Cette fois, je te vois avec mes deux yeux ! Arfazé qui l'avait cru vraiment aveugle fut très étonnée. Son poison au lieu de tuer rendait la vue ! Elle décida alors de boire une tasse de café à son tour pour retrouver une vraie vue, avec deux yeux, mais il n'y en avait plus. Elle dit :

— Je vais refaire un peu de café et je vais en boire. J'espère qu'il sera aussi bon pour moi que pour toi !

Il la regarda rôtir les grains et puis les piler. Il la regarda mélanger son poison à l'eau et, quand le café fut prêt, il la regarda boire sa tasse.

Peu après, elle tomba sur le sol en se tordant de douleur. Elle s'était empoisonnée.

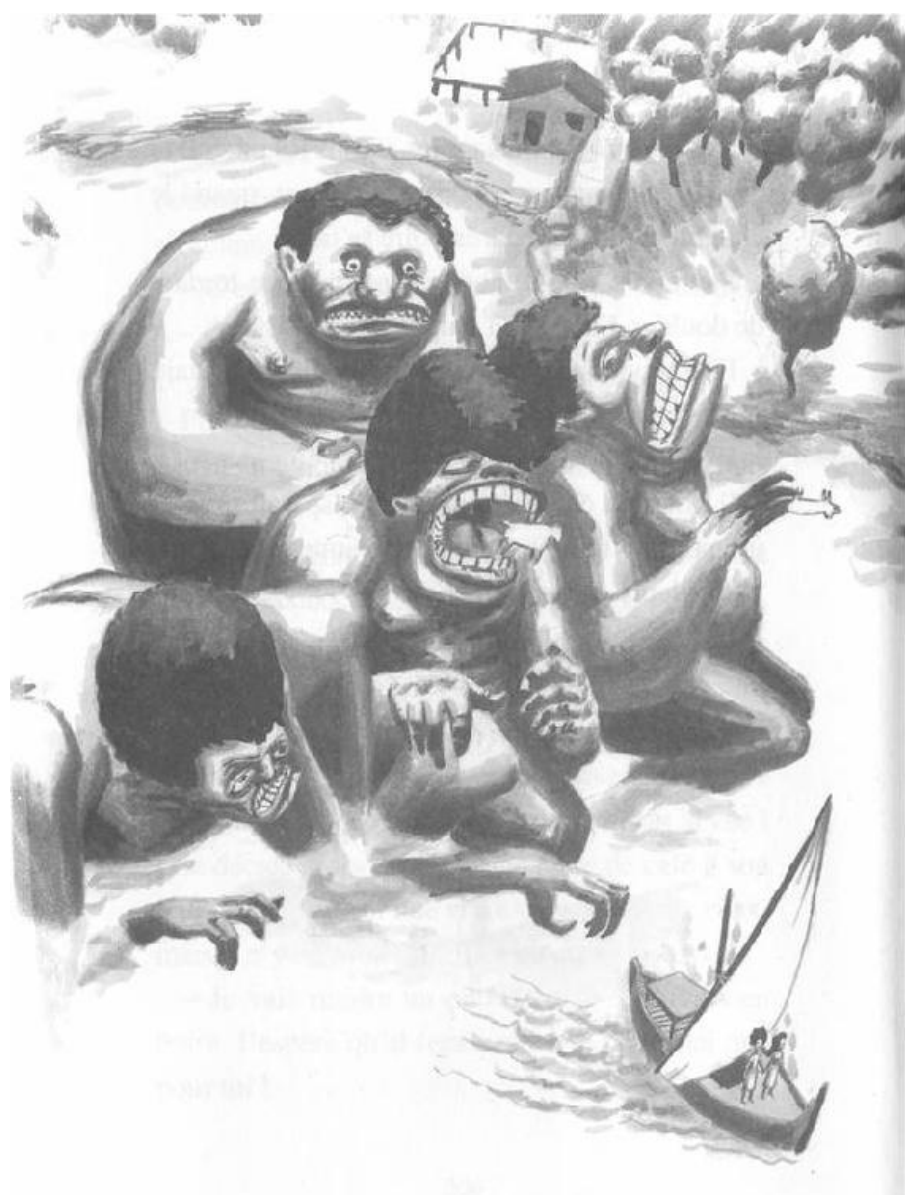
Elle ne vit que d'un œil la mort qui l'emportait.

Makourya l'enterra.

Il était en bonne santé.

Il prit soin de son troupeau. Il espérait trouver un jour une femme qu'il puisse aimer autant que la meilleure de ses vaches.





*Légende de la naissance du premier boutre,
pas loin du détroit de Bab-el-Mandeb, dans les parages
où la mer Rouge et l'océan Indien se rencontrent.*

XVII

COMMENT ET POURQUOI LE PREMIER DES BOUTRES AMENA DES GIROFLES DE ZANZIBAR À ZAYLA

JADIS, il y a très longtemps, il y avait dans ce pays-là quatre hommes qui n'étaient d'ailleurs pas des hommes !

Ils étaient trop grands, trop gros, trop forts et même s'ils avaient deux bras, deux jambes et deux yeux, ils ne ressemblaient à aucun berger et à aucun guerrier, bref à aucun homme ayant le teint très clair ou très noir.

Ces quatre géants-là étaient des ogres boursoufflés, et ils s'étaient toujours nourris de jeunes enfants bien tendres, garçons ou filles ayant des dents de lait et une chair encore douce qui fondait dans la bouche.

Là-bas, dans ce pays-là, les hommes et les femmes et les enfants s'étaient enfuis depuis longtemps avec leurs troupeaux pour échapper à la gueule goulue des ogres. Les quatre frères se nourrissaient à présent d'animaux sauvages, qui pouvaient être tout autant des phacochères puants que des hyènes baveuses ou de belles gazelles, quand ils avaient la chance d'en piéger quelques-unes.

Chaque fois qu'ils avaient fait un bon repas, ils allaient se promener à l'est de l'est, jusqu'à la mer, pour se baigner. Il leur semblait que l'eau salée, qu'ils goûtaient un peu, leur lavait bien les intestins.

Un jour parmi les jours, alors qu'ils avaient la digestion bruyante, ils arrivèrent sur une petite plage au moment même où la terre se mettait à trembler et à remuer. Ce fut épouvantable : les montagnes se soulevèrent et du feu jaillit tout autant de la terre que de la mer. Les quatre ogres s'enfuirent en courant, ayant peur pour la première fois

de leur vie. Lorsqu'ils s'arrêtèrent, essoufflés, ils crachèrent sur la plage où ils se trouvaient les cure-dents qu'ils avaient gardés dans la bouche. Ce n'était rien de moins que quatre gros troncs d'arbres.

Quand le monde autour d'eux se fut calmé et qu'ils eurent repris leur souffle, ils regardèrent les nouveaux paysages. Il y avait bien la mer d'un côté mais un monde de pierres de l'autre. L'herbe et les arbres avaient disparu. La crique où ils s'étaient réfugiés semblait avoir été épargnée et ils remarquèrent, au fond, une petite habitation faite de vieilles pierres sèches.

— Allons voir qui habite là, proposa l'aîné des ogres à ses frères qui lui obéissaient toujours.

Alors qu'ils se dirigeaient vers la maison, ils virent un jeune homme qui regardait la mer, poings fermés. Quand ils s'approchèrent de lui, il ne s'enfuit pas. Il se contenta de leur dire :

— Je suis seul, seul rescapé ! La mer vient d'avaloir mon bateau et mes compagnons.

Ils ne répondirent pas et continuèrent vers l'habitation. Le jeune homme les suivit. C'est l'aîné des ogres qui frappa. Un vieil homme vint leur ouvrir. En voyant les ogres si gros, si grands, si forts et tant boursofflés, il recula d'un pas. Après un instant, il questionna :

— Seriez-vous sortis du cœur de la terre, avec le feu ?

Ils rirent et la petite habitation trembla. Une voix derrière eux demanda :

— On peut entrer ?

Le vieil homme aperçut le jeune homme, ce qui le rassura un peu.

— Oui, entrez.

Ils entrèrent et le vieil homme leur offrit un peu de lait de vache, mais si peu que l'aîné des ogres ne fut pas rassasié.

— Bien que je sois pêcheur, j'ai une vache, une poule, une chatte, une truie et aussi une vieille chèvre.

— Pêcheur... ?

— Oui, jeune homme. Enfin, j'étais pêcheur parce que la mer vient d'avaloir mon petit bateau.

— Quoi ?

— Oui, je n'ai plus que mes quelques animaux ; mon houri qui était ancré là est perdu à tout jamais.

À son tour, le jeune homme raconta à tous l'histoire de son bateau, jeté avec violence au-dessus de l'eau et aspiré ensuite, pour ne jamais reparaitre. Lui qui avait sauté à temps, avait été rejeté sur la plage par une vague monstrueuse qui voulait certainement lui fracasser les os.

Alors que le vieil homme se tournait vers les quatre ogres pour leur demander d'où ils venaient et comment et pourquoi ils étaient là, une voix pure, douce comme l'eau de zamzam demanda :

— Quel est ton nom ?

Ils se tournèrent et virent une belle jeune fille, simplement si belle qu'elle devait rendre jalouses les étoiles. C'est à peine si ses yeux étaient maquillés au khôl. Elle avait les cheveux longs, presque lisses. Le jeune homme, à qui elle s'était adressée, trouva ses paroles douces comme la soie. Ni lui ni les ogres n'avaient vu de leur vie une fille mieux faite et au visage si appétissant.

— Cheko. Et toi, quel est ton nom ?

— Osob.

Le jeune homme répéta Osob, Osob, Osob, en regardant la jeune fille. On aurait dit qu'il voulait brouter son nom comme une feuille de khat.

— Osob est mon unique fille, dit le vieil homme.

Sans autre cérémonie, elle leur servit du thé bien sucré qu'ils apprécièrent. Le vieil homme, sa fille, le jeune homme et les ogres firent ensuite le tour de la crique, pour regarder la mer qui s'était calmée et pour constater que les nouvelles montagnes qui venaient de naître derrière eux étaient encore toutes chaudes, comme le volcan. Ils s'assirent, pour parler des événements, sur les quatre troncs d'arbres qui avaient servi de cure-dents aux ogres.

Après quelques mots du vieil homme, l'aîné des ogres dit :

— Je veux me marier avec cette fille.

Il désignait Osob.

Ses frères qui l'imitaient en tout dirent eux aussi :

— Je veux me marier avec cette fille.

Le vieil homme ne trouva aucune parole pour leur répondre. C'est Cheko qui se leva et affirma :

— Je veux me marier avec Osob.

Les ogres rirent de bon cœur. Il leur semblait que Cheko venait de dire une bonne plaisanterie. Jamais un garçon normalement constitué n'avait osé les affronter. Ils riaient encore quand le vieil homme déclara :

— Je n'ai qu'une fille, elle est unique ! Je ne peux la donner à cinq personnes à la fois.

Les ogres se regardèrent. Ils semblaient ne pas avoir pensé à cela. Le vieil homme reprit :

— Que chacun de vous accepte que je prie le Seigneur pendant toute une semaine. Il n'y a de force, de puissance et de sagesse qu'en Dieu. Depuis longtemps dans ma famille nous avons adopté la foi véritable. Dieu me conseillera.

L'aîné des ogres regarda ses frères qui regardaient la belle Osob, babines retroussées. Il décida alors pour eux :

— Dans une semaine nous reviendrons !

— Moi je reste. Je n'ai nul endroit où aller sur terre ou sur mer. J'attendrai ici, dit Cheko.

Les ogres partirent vers l'ouest, le vieil homme suivi d'Osob marcha vers son habitation. Avant qu'il ne l'atteigne, le jeune homme, qui avait marché derrière eux, demanda :

— Auriez-vous une poule ?

— Tu as faim ?

— Ce n'est pas cela, mais il y a quatre troncs d'arbres, c'est assez pour construire un beau bateau, avec quelques outils...

— Tu veux des outils ou une poule ? Je ne comprends pas.

— Je veux quelques outils et une poule. J'ai remarqué déjà que la carcasse d'une poule, bien imitée, ferait un beau bateau.

Le vieil homme haussa les épaules et fit signe à Osob d'aller chercher la poule. Elle y alla, pendant que lui rassemblait ses quelques outils.

— Que le Dieu très-haut vous donne le meilleur conseil !

Cheko avait dit cela en saluant Osob et son père. Il avait les outils et la poule dans les bras. Dès qu'il fut seul, il égorga la poule et, tout de suite, il lui ouvrit la carcasse et vit comment concevoir l'étrave et l'étambot(1), et comment ajuster les membrures et tout ce qu'il faut pour construire un vrai bateau.

Il se mit au travail.

Il était marin et il avait souvent observé, sur la côte et dans les îles, comment on construisait. Il dormit peu. Matin et soir, Osob lui apportait du thé et quelques beignets et aussi des hobobs qui lui restaient.

Le soir du sixième jour, quand elle vint vers lui avec son thé, il lui demanda :

— Aurais-tu un grand voile à me prêter pour que j'en fasse une voile ?

Elle regarda le bateau qui était presque achevé.

— Il est beau.

Elle alla caresser sa coque pincée à l'avant.

— Il est beau ou très beau ?

Elle s'exclama :

— Très beau !

Il rit aux éclats et, heureux, improvisa une danse sur le sable.

Elle lui apporta un grand voile. Il le découpa un peu comme le faisaient les Arabes, mais pas tout à fait.

Quand ce fut fait, il mit en place sa voile. C'était le soir. Avant de le quitter, Osob ouvrit ses deux mains, les regarda et dit :

— Que Dieu fasse que demain je devienne ton épouse et non celle d'un de ces ogres !

Il remarqua qu'elle avait dessiné au creux de ses mains la première lettre de son nom.

Cheko passa la nuit dans son boutre. Pour qu'il ne soit pas renversé

par une trop grosse vague, il l'avait lesté de quelques pierres et de quelques barres de sel que le volcan voisin n'avait pas recouvertes de lave, alors qu'il avait probablement brûlé une caravane et ses caravaniers.

Au matin, les ogres arrivèrent. En voyant Cheko sur la plage, ils éclatèrent de rire. Ils se dirigèrent vers l'habitation du vieil homme. Celui-ci était devant sa porte, il attendait.

— J'ai prié et Dieu a souhaité que chacun de vous se marie avec ma fille.

Les ogres rirent très fort. Cheko pensa presque que si Dieu avait voulu cela, il était devenu fou... Le vieil homme continua :

— Dieu a transformé mes animaux et chacun d'eux est devenu une fille, ma fille. Venez.

Ils entrèrent et, incroyable ! il virent devant eux cinq Osob. Oui, cinq filles identiques qui étaient exactement Osob. Le vieil homme avait dit vrai. Sa truie, sa vache, sa chèvre et sa chatte venaient d'être transformées en filles... en Osob !

Tête baissée, le vieil homme, larmes aux yeux, dit :

— Que chacun prenne la sienne !

Cheko, qui était le plus près des filles, fit un pas en avant. Comment choisir ? Elles étaient parfaitement semblables et leur beauté éblouissait tant que l'on aurait pu croire que le soleil s'était arrêté pour les admirer de toute sa lumière.

Quand il se trouva devant elles, gêné, intimidé, Cheko baissa les yeux. C'est alors qu'il vit les mains ouvertes de l'une des filles, des mains à l'intérieur desquelles la première lettre de son nom était dessinée au khôl.

Il sut laquelle choisir ! Il la prit par la main et la mena vers son bateau. Dès qu'ils furent ensemble sur le pont, il s'enroula dans sa chevelure, comme pour lui dire simplement qu'il ne voulait jamais la perdre.

Sans attendre, chaque ogre prit l'une de celles qui restaient. Le vieil homme à présent pleurait sans cacher ses larmes. Cheko l'appela :

— Puisque tu étais pêcheur, viens, monte à bord de mon bateau ! Tu seras heureux sur la mer.

Le vieil homme regarda le bateau, il n'en avait jamais vu de tel. C'était un boutre, le boutre de Cheko. Il embarqua, peu soucieux que ses larmes salent un peu plus les vagues. Dès qu'il fut à bord, sa fille vint près de lui et lui prit la main.

Cheko mit à la voile. Quand ce fut fait, il se tourna vers la plage et, avec Osob et son père, ils assistèrent à un étrange spectacle. Les ogres venaient de déshabiller leurs épouses et au signal de l'aîné ils les croquèrent... à pleines dents, à pleine gueule ! Mais ils se mirent alors en même temps à hurler. Les quatre belles jeunes filles sous leurs

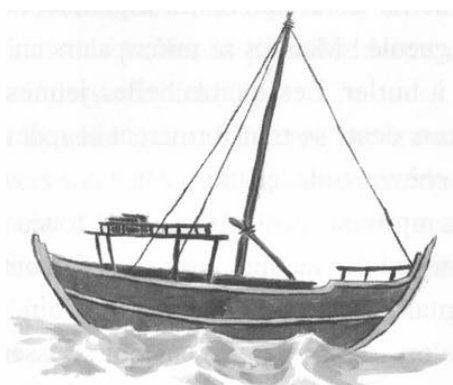
dents se transformèrent et redevinrent vache, chèvre, truie, chatte.

Ils comprirent qu'ils avaient été joués. Ils se précipitèrent dans la mer pour saisir le boutre qui s'éloignait. Trop tard. Il était trop loin. Leurs quatre corps firent des vagues qui poussèrent le boutre encore plus loin, en direction de Zanzibar.

Quand ils arrivèrent dans l'île des pamplemoussiers et du girofle, Cheko et Osob débarquèrent. Le père d'Osob resta à bord.

Plus tard, quand ils repartirent de Zanzibar, parfumés au jasmin, ils avaient échangé les barres de sel de leur lest contre du girofle. Ils firent voile vers Zayla. Ils avaient une bonne cargaison à vendre.

Certains, dit-on, racontent que c'est dans la crique d'Ambado que le pêcheur habitait et que l'amour de Cheko et Osob commença. Pourquoi ne pas les croire ?



POSTFACE

UNE AFRIQUE ENTRE MER ROUGE ET NIL BLEU

« C'EST ICI l'Abyssinie, et l'on y est plus lointain même que dans l'autre monde », écrivait Michel Leiris en 1932, alors qu'il était presque au terme de son voyage africain commencé à Dakar. Il avait raison. Avec d'autres mots, beaucoup d'*étonnants voyageurs*, comme disait Rimbaud, répétèrent la même chose, pour l'Abyssinie et tous les pays de la Corne de l'Afrique.

Les Afriques sont nombreuses et tous ces pays qui font une corne au bout du bout, à l'est de l'est du continent, semblent s'être détachés du monde, pour être un autre monde. Là-bas, les paysages de pierres, de sel, de montagnes, de lacs d'eau pure ou de lave, de déserts ne laissent jamais la vie du voyageur s'engourdir. Celui qui va s'y perdre risque bien, comme moi, de n'avoir pas assez de son cœur, de ses mots, de son âme même, pour permettre aux autres de mesurer ses émotions.

Pour beaucoup, le voyage dans cet ailleurs est comme un tatouage ineffaçable. Nombreux sont ceux dont l'imaginaire sera à jamais contaminé par ces lieux où la sainte Bible et le saint Coran, semblent s'écrire encore pour s'offrir des vérités qui ne font jamais peur.

C'est seulement là-bas, en Somalie, en Érythrée, à Djibouti, en Éthiopie et aux confins du Kenya et du Soudan, après bien des voyages dans le monde, que j'ai compris qu'il me fallait renoncer à mon enfance. Là-bas, ce fut comme si une nouvelle enfance naissait en moi, pour alimenter une nouvelle vie qui m'était à venir.

La Corne de l'Afrique !

Elle est à la fois le toit et le sous-sol du continent africain !

En Éthiopie, le mont Ras Dashen culmine à 4 620 mètres, ce qui veut dire qu'il est presque aussi haut que le mont Blanc qui fait la fierté de l'Europe. La capitale Addis-Abeba, « la nouvelle fleur », est, elle, perchée à 2 500 mètres d'altitude. Pas loin, sur le territoire de Djibouti, le lac Assal, plaine de sel, s'étale sur plus de dix kilomètres. Il est situé à 155 mètres au-dessous du niveau de la mer et il est le

point le plus bas du continent africain.

... Et, si on ne sait pas bien compter combien de pays existent sur le continent africain, c'est un peu à cause de cette Corne où l'Érythrée s'est détachée de l'Éthiopie pour reprendre son indépendance, et où le « Somaliland » s'est autoproclamé pays à part entière, même si la Somalie sa voisine, sa sœur, continue avec d'autres pays à faire comme si de rien n'était.

Et puis, qui dans le monde sait que l'Éthiopie est un pays chrétien... chrétien depuis aussi longtemps que l'Europe occidentale ; qui dans le monde se souvient que la célèbre Lucy, vieille de trois millions et demi d'années, fut découverte à quelques centaines de kilomètres de Djibouti et de la Somalie, sur les rives de l'Awash.

La Corne de l'Afrique semble être le berceau de l'humanité et c'est sans doute de là que les hommes partirent coloniser le monde.

Est-ce que ces premiers hommes et ces premières femmes, alors qu'ils peignaient sur la roche leurs peintures rupestres, dans les monts du Harar, ou en Érythrée, ou en Somalie, ou encore à Dora, Balho, et Yangulakoma, lieux de mémoire du Djibouti d'aujourd'hui, s'inventèrent des contes ? Probablement oui, puisque les dieux du monde et les contes du monde naissent en même temps.

Au fil des siècles, les trois grandes ethnies couchites qui peuplent cette Corne – les Oromos autrefois appelés Gallas, les Afars et les Somalis – ainsi que leurs voisins de moindre importance numérique se racontèrent les mêmes histoires. Ces histoires – quoi d'étonnant ? – sont de la même veine que celles racontées dans d'autres parties du monde, concernant la création du monde, ou les relations du ciel et de la terre, ou la mort.

Ici où la vache est une richesse dont la beauté est la référence pour juger les paysages et les humains, l'homme est le maître du troupeau. Alors le troupeau habillera bien des histoires de la vie quotidienne, comme l'habillera aussi l'environnement, fait entre autres de cueillette d'encens, de myrrhe et de présence d'animaux sauvages craints et respectés.

Mais les contes de la Corne de l'Afrique ont emprunté bien des parures, et tout d'abord à l'Arabie des *Mille et Une Nuits*. Il est vrai que l'Arabie Heureuse n'est qu'à quelques horizons et que les « îles de la Lune » où s'aventura Sindbad le marin ne sont qu'à quelques encablures, vers le canal du Mozambique. Ce n'est pas tout. L'Occident chrétien a teinté lui aussi les histoires du « Pays de Pount », de la « Vallée du matin du monde » et de leurs parages. C'est vrai que les Portugais arrivent au début du XVI^e siècle dans l'Abyssinie chrétienne. Vrai, aussi, que les côtes de la mer Rouge et celles du golfe d'Aden sont très fréquentées par ceux qui, partis d'Europe, vont et viennent aux Indes, au gré des moussons, et ce, depuis que Vasco de Gama

découvrit le cap de Bonne-Espérance.

Les quelques légendes et contes de ce livre ne sont pas du tout un inventaire – il faudrait plus de vingt livres pour cela –, mais plutôt une mise en bouche, une trace. « Ce sont les traces qui font rêver » disait le poète René Char, et il avait raison.

J'avais écrit dans le livre *Contes et Légendes d'Afrique d'Ouest en Est*, paru dans cette même collection : « L'écriture de ces contes et légendes de quelques Afriques se veut à bien des égards une passerelle entre les hommes. Je le répète, quand par l'écriture les contes ont fait peau neuve, ils ne se contentent plus de rendre seulement la tradition vivante. Ils cachent en eux des prophéties assez fortes pour que les garçons, les filles, les hommes, les femmes d'aujourd'hui osent continuer à rêver leur vie. »

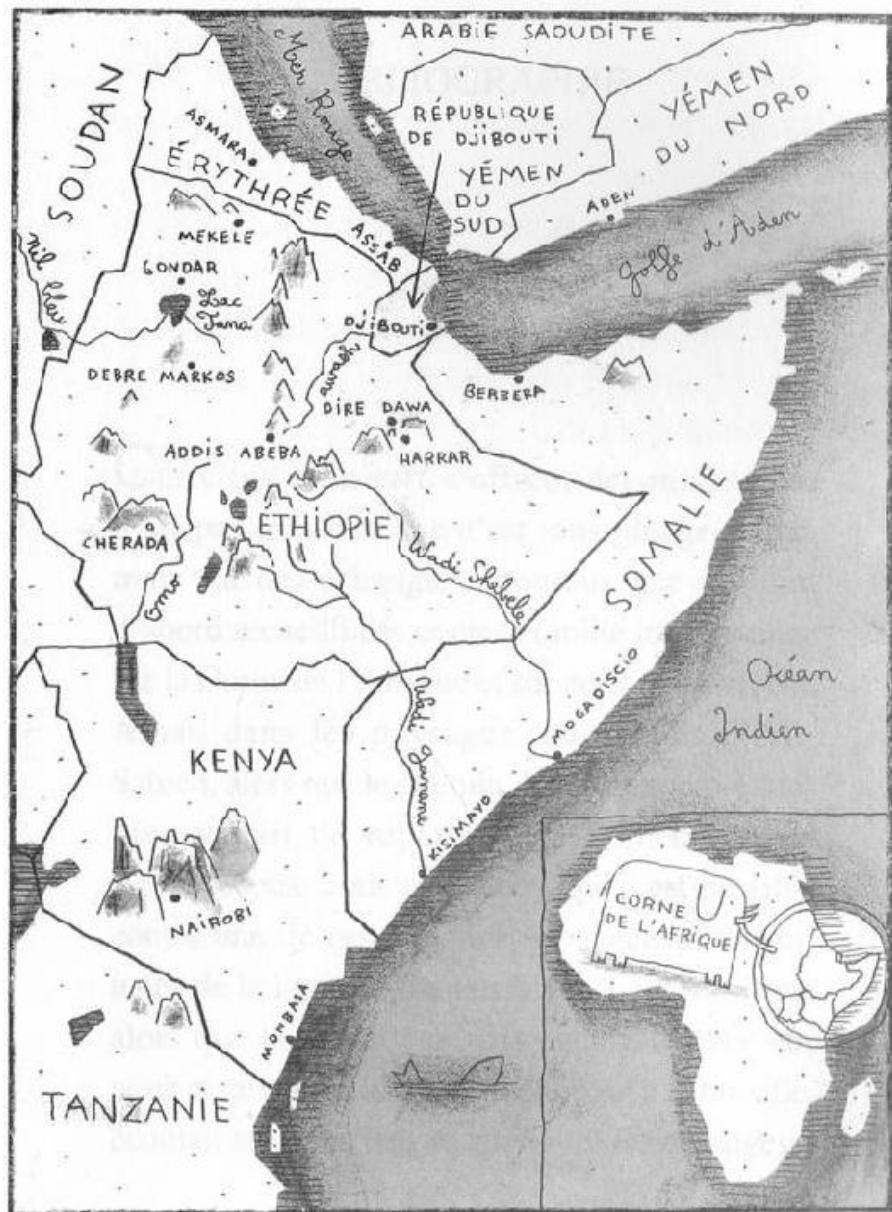
Ces mots gardent leur sens pour le présent ouvrage.

Maintenant que tu as lu ces contes, sache, lecteur paisible et bucolique, que si par faveur divine ou simplement par hasard, nous nous croisons rue des Mouches, à Djibouti ou sur la place du marché à Harar, nous échangerons des « paroles douces comme la soie ». Nous irons peut-être en plus brouter quelques feuilles de khat, ou boire du café arabica. L'un de nous commencera : « Jadis, il y a très longtemps... »

C'est obligé.

Nous aurons tellement l'impression d'avoir quitté il y a très longtemps la vieille Europe. Nous serons nous-mêmes dans ce lointain où l'on est *plus lointain même que dans l'autre monde*.

LA CORNE DE L'AFRIQUE



BIBLIOGRAPHIE

CEUX QUI S'AIMENT s'offrent des mots, et ce n'est pas trop dire que c'est sans pillage aucun, mais par des échanges amoureux que j'ai tout d'abord recueilli des contes et mille informations sur la Corne de l'Afrique et sur ceux qui y vivent. Ainsi, dans les paysages tourmentés d'Ali-Sabieh, alors que le chemin de fer djibouto-éthiopien venait de repartir vers Diré-Daoua et Addis-Abeba, assis aussi serré qu'il est possible contre une de ces « femmes voyageuses » habituées de la ligne, je me laissais raconter un conte alors que la nuit n'était pas encore tombée sur nous et qu'un militaire, Kalachnikov à la bretelle, écoutait aussi, au lieu de surveiller les paysages... C'était la première fois que je prenais ce train qui ne sait rien de la mesure du temps de nos montres modernes.

Encore, en voiture, l'oreille aux aguets, j'ai brouillonné sur mes carnets une sorte de biographie de *Bouti*, *l'ogresse des temps anciens*, que me racontait l'enseignant et conteur Omar Youssouf Ali, qui la connaît si bien !

Encore et encore, l'écoute des mots nonchalants de l'écrivain Idris Youssouf Elmi fut une source, comme tous les dialogues avec Chantal Lelong dont les lointains métissages sont un gué vers des bouquets d'histoires.

Et puis, il y a les livres qui ne sont pas des contes, qui ne sont pas des études linguistiques ou ethnographiques, mais simplement de l'imaginaire écrit par des écrivains d'aujourd'hui dans un langage moderne qui colle à leur pays, au point de ne pouvoir presque jamais s'en détacher. Ainsi, je me suis sans cesse ressourcé à l'implicite des pages de l'ami, poète, nouvelliste et romancier, le Djiboutien Abdourahmane Waberi. Je me suis lu aussi, à haute voix, de nombreuses pages du grand Nuruddin Farah, écrivain somalien encore exilé.

Le libre penseur que je suis, respectueux de toutes les vraies fois, a relu nécessairement quelques pages du saint Coran et de la sainte Bible (l'Ancien Testament).

Après cela, mes carnets et mes cahiers, remplis d'histoires et d'anecdotes collectées au fil de mes voyages, furent complétés par la lecture minutieuse de livres déjà anciens dans lesquels avaient été recueillis des contes, proposés à l'état brut par des traducteurs ou des

instituteurs. Deux livres m'ont particulièrement retenu : *Cent fables amhariques*, mises en écrit par le dabtara Kenfé, et traduites et annotées par Martino Mario Moreno (Paris, 1947), et *Histoires somalies*, de Édouard Duchenet (Paris, 1936).

Pour interpréter quelques moments des traditions des peuples de la Corne de l'Afrique, le passeur de mots que je suis est allé picorer des connaissances dans les grands travaux scientifiques du linguiste spécialiste des langues couchitiques Didier Morin. Ce fut un plaisir de lecture de reprendre *Des paroles douces comme la soie*, et *Le Ginnili devin poète et guerrier afar*, puis de découvrir *La Poésie traditionnelle des Afars*. Dans cette lignée savante, je suis allé de pâturage en pâturage avec deux livres de Christian Bader : *Le Sang et le lait* et *Mythes et légendes de la Corne d'Afrique*.

J'ai relu *L'Afrique fantôme* de Michel Leiris, et j'ai bien regretté de n'avoir jamais parlé d'Afrique avec lui, quand jeune adolescent je l'avais rencontré deux ou trois fois.

À tout cela s'est ajoutée la lecture d'articles ou de catalogues comme le petit livret (si précieux !) qui accompagnait l'exposition du centre des Archives nationales d'Aix-en-Provence, *Voyage au Pays de Pount*, et le gros, très beau volume complétant l'exposition *Æthiopia, peuples d'Éthiopie*, présentée au musée royal de l'Afrique centrale à Tervuren, en Belgique.

Au long de la rédaction de ce livre, je suis allé dix fois ou cent fois peser le sens d'un mot ou regarder une image dans un des livres de ma bibliothèque, et visiter sur Internet quelques sites comme celui conçu par Jacques Raffenaud sur *l'histoire du boutre*... Je suis même allé là-bas dans l'océan Indien, à bord du boutre qu'il a construit avec quelques-uns de ses élèves charpentiers de marine.

YVES PINGUILLY

est né à Brest, pas très loin de l'ancien bagne. Adolescent, il navigue autour du monde avant de poser son sac à Paris et de publier son premier livre, à vingt ans.

Aujourd'hui, presque quarante années plus tard, il a écrit plus de soixante livres pour la jeunesse.

Breton de souche, amateur de beurre salé et de galettes de blé noir, il se dit « étranger professionnel », tant il aime parcourir le monde, et surtout l'Afrique où il a fait plus de cent voyages !

Auteur de romans, de recueils de poèmes, de livres d'art, d'anthologies, de pièces de théâtre, il a donné à lire une vingtaine de livres qui chantent l'Afrique d'hier ou d'aujourd'hui.

Selon son humeur, il offre à tous son sourire *barde* ou son clin d'œil *griot*...

Toujours il invite celle qu'il aime à le lire, avant de proposer ici et là ses mots... à une fée qui attend sur la lande, à une princesse peule ou sénoufo, à une pivoine de Chine ou une azalée du Japon, et à tous les enfants du monde. Normal, puisqu'il est un écrivain sans frontière !

1 Étambot : pièce maîtresse de la charpente du bateau qui s'élève sur l'extrémité arrière et reçoit le gouvernail.